

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1906

THÈSE

N°

446

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 19 Juillet 1906, à 1 heure

PAR

Raphaël KAUFMANN

PRATIQUES

ET

Superstitions Médicales
EN POITOU

Président : M. RAYMOND, professeur

Juges { MM. HUTINEL, professeur
THIROLOIX, agrégé
JEANSELME, agrégé

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

BONVALOT-JOUVE

15, RUE RACINE, 15

1906

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen		M. DEBOVE.
Professeurs		MM.
Anatomie		P. POIRIER
Physiologie.....		Ch. RICHET.
Physique médicale.....		GARIEL.
Chimie organique et Chimie minérale.....		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....		BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales.....		BOUCHARD
Pathologie médicale.....	}	HUTINEL.
		BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.....		LANNELONGUE
Anatomie pathologique.....		CORNIL.
Histologie.....		MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils.....		SEGOND.
Pharmacologie et matière médicale.....		POUCHET.
Thérapeutique.....		GILBERT.
Hygiène.....		CHANTEMESSE
Médecine légale.....		BROUARDEL
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....		ROGER.
Clinique médicale.....	}	HAYEM
		DIEULAFOY.
		DEBOVE
		LANDOUZY.
		GRANCHER.
Maladies des enfants.....		JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....		GAUCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		RAYMOND
Clinique des maladies du système nerveux.....		LE DENTU.
Clinique chirurgicale.....	}	TERRIER.
		BERGER.
		RECLUS.
Clinique ophtalmologique.....		DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.....		GUYON.
Clinique d'accouchements.....	}	BUDIN.
		PINARD.
Clinique gynécologique.....		POZZI
Clinique chirurgicale infantile.....		KIRMISSON.
Clinique thérapeutique.....		A. ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM.

AUVRAY	DESGREZ	LAUNOIS	POTOCKI
BALTHAZARD	DUPRE	LEGRY	PROUST
BRANCA	DUVAL	LEGUEU	RENON
BEZANÇON	FAURE	LEPAGE	RICHAUD
BRINDEAU	GOSSET	MACAIGNE	RIEFFEL (chef
BROCA (André)	GOUGET	MAILLARD	des travaux anat.
CARNOT	GUIART	MARION	TEISSIER
CLAUDE	JEANSELME	MAUCLAIRE	THIROLOIX
CUNEO	LABBE	MERY	VAQUEZ
DEMELIN	LANGLOIS	MORESTIN	WALLICH

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

PRATIQUES & SUPERSTITIONS

MÉDICALES

EN POITOU

A MON PÈRE, A MA MÈRE

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur RAYMOND

Professeur de clinique des maladies nerveuses

à la Faculté de Médecine de Paris,

Membre de l'Académie de Médecine,

Officier de la Légion d'honneur.

Nous avons, au terme de nos études, un devoir bien agréable à remplir : celui de remercier nos parents de tout ce qu'ils ont fait pour nous, et de les assurer de notre profonde reconnaissance.

Nous voudrions aussi adresser nos plus sincères remerciements à tous ceux qui, par leurs leçons ou leurs conseils, ont contribué à notre éducation médicale :

Nos maîtres de l'Ecole de Poitiers qui nous ont donné nos premières connaissances pratiques, ont droit à toute notre gratitude.

A la Faculté de Paris, M. le professeur Pinard, à la clinique Baudelocque, nous a fourni l'occasion de profiter de ses magistrales leçons obstétricales, qu'il veuille bien accepter l'hommage de notre vive reconnaissance.

M. le D^r Comby, médecin des hôpitaux, à l'hôpital des Enfants-Malades, nous a enseigné l'art si délicat de la thérapeutique infantile ; nous l'en remercions vivement.

M. le professeur Raymond a bien voulu nous faire l'honneur d'accepter la présidence de notre thèse, nous lui adressons l'hommage de notre respectueuse reconnaissance.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Au moment de terminer nos études médicales, la difficulté se présentait, très grande pour nous, de faire choix d'un sujet de thèse. Nous aurions pu, comme la plupart de nos camarades, faire des recherches parmi les nombreuses branches de la médecine ; mais quelle est celle qui n'a pas été traitée déjà sous toutes ses formes ?

C'eût été nous exposer à des redites inévitables, et, du reste, le léger appoint que nous aurions pu apporter à la science eût été par trop insuffisant, étant données nos faibles ressources. Nous avons préféré laisser ce soin à d'autres plus autorisés et plus compétents. D'ailleurs, un vaste champ d'études s'offrait à nous.

Originaire du Poitou, élevé à la campagne au milieu des paysans poitevins, connaissant parfaitement leur langage, leurs mœurs, leurs coutumes, ayant continué, dans le courant de nos études médicales, à être constamment en rapport avec eux, et surtout ayant fait, dans les différentes

parties de la province, un certain nombre de remplacements, nous avons été frappé de la persistance de certaines pratiques et de superstitions médicales d'un autre âge. Notre intention, arrêtée depuis longtemps, était d'aller un jour exercer la médecine en Poitou. Chercher à connaître ces pratiques, à approfondir ces croyances, pour être plus tard mieux armé contre elles, ne pouvait que nous être profitable. En outre, on a beaucoup étudié le Poitou sous ses différents aspects, mais ce côté caractéristique des mœurs de ses habitants a été à peu près passé sous silence. Et pourtant il y a là une source féconde en enseignements. N'était-il pas alors tout indiqué de rechercher jusqu'à quel point nos compatriotes pouvaient pousser l'ignorance et l'erreur? Certes, le Poitou n'a pas le monopole des superstitions bizarres et des pratiques erronées au point de vue médical. Les mêmes coutumes se retrouvent dans un grand nombre de provinces, et la Bretagne, la Normandie, le Morvan, pour ne citer que celles-là, n'ont rien à lui envier. Ce qui fait la caractéristique de ces superstitions, en Poitou, c'est à la fois leur diversité, et le fait qu'elles sont tellement enracinées qu'il est très difficile, sinon impossible de les détruire, tant le paysan poitevin est tenace dans ses croyances, et ancré dans ses convictions.

Nous ne nous dissimulons pas la difficulté de la tâche que nous entreprenons ; erreurs et préjugés tiennent au sol où ils sont nés, et c'est chose pénible de constater, à notre époque, alors que la médecine, particulièrement

dans ces dernières années, s'est considérablement développée, et que les notions les plus élémentaires de l'hygiène tendent à se répandre de plus en plus parmi les masses, combien en certains pays, le peuple est réfractaire aux idées nouvelles, et combien la déesse *Routine* conserve encore d'adorateurs. Essayer de lutter contre les superstitions est une tâche ingrate, où beaucoup d'autres, plus autorisés que nous, ont souvent brisé leurs efforts, ou n'ont obtenu que de piètres résultats. Est-ce à dire qu'il faut abandonner la lutte ? Au contraire, et si le chemin parcouru jusqu'alors dans la voie du progrès est minime, du moins nous ne devons pas nous lasser, et tous nos efforts doivent tendre constamment à ce but : faire disparaître à jamais l'ignorance et la sottise.

Il nous arrivera, au cours de ce travail, d'entrer parfois dans des détails quelque peu scabreux. Le lecteur voudra bien nous les pardonner, et n'y voir que le souci constant que nous avons de dire la vérité entière, si délicate soit-elle à révéler, et de montrer jusqu'où peuvent aller la naïveté et l'erreur chez certains individus. Nous estimons, d'ailleurs, que dans un travail comme celui-ci, s'adressant plus particulièrement à des médecins, on peut et on doit tout dire. Le seul moyen de lutter efficacement contre des pratiques stupides est de bien les connaître, et c'est rendre un mauvais service que de les passer sous silence, sous prétexte qu'elles peuvent froisser certains esprits par trop soucieux de la respectabilité. D'ailleurs le français, tout comme le latin, peut dans les mots braver l'honnêteté.

On nous objectera que les médecins connaissent la plupart de ces pratiques : c'est là une assertion fausse. Le médecin est le dernier à les connaître, parce qu'on les lui cache soigneusement, parce que toutes les fois qu'on s'y livrera, ce sera à son insu. Le malade ne dira jamais à son médecin qu'il est allé trouver un empirique quelconque, que celui-ci lui a ordonné tel ou tel remède bizarre, et si, au cours de la maladie, le médecin se trouve en présence d'accidents qu'il ne s'explique pas et qui seront dus aux manœuvres plus ou moins malpropres d'un guérisseur, il se trouvera désarmé. Il faut donc, de toute nécessité, que les médecins soient suffisamment renseignés sur les causes des insuccès qu'ils peuvent subir du fait de ces procédés. Si, en les faisant connaître, ce modeste travail peut être en l'occurrence de quelque utilité, et si les difficultés de la tâche nous méritent la bienveillance de nos juges, nous nous estimerons amplement récompensé.

Afin de mener à bien cette étude, nous avons cherché à grouper le plus grand nombre possible de documents, et pour nous entourer de toutes les garanties nécessaires, nous nous sommes adressé à des personnes d'une compétence indiscutable, ayant observé et noté au jour le jour les faits intéressants qui les avaient frappées. Nombreuses sont celles qui ont répondu à notre appel et nous ont fourni des matériaux. Nous ne saurions trop les en remercier.

M. le Docteur Soullard, de Loudun, a bien voulu se mettre à notre disposition et n'a épargné ni sa peine, ni son temps, pour nous être agréable ; qu'il veuille bien accepter l'hommage de notre profonde gratitude.

A MM. les Drs Gaillard, de Parthenay, de Litardière, de Mazières-en-Gâtine, Perrault, de Nueil-les-Aubiers, Goupille, de la Forêt-sur-Sèvre, nous adressons également nos plus sincères remerciements pour tous les renseignements qu'ils ont bien voulu nous communiquer.

M. le Docteur Descoust, chef du laboratoire de médecine légale de Paris, a bien voulu se charger de nous guider dans l'accomplissement de notre tâche et nous aider de ses conseils. Nous avons toujours trouvé auprès de lui le meilleur accueil. Nous sommes heureux de lui en exprimer ici notre entière reconnaissance.

Nous n'avons pas la prétention d'énumérer ici toutes les pratiques curieuses et les superstitions qui, même au seul point de vue médical, ont cours actuellement encore en Poitou. Nous sommes loin, du reste, de les connaître toutes, et d'ailleurs le format d'une thèse ne saurait nous le permettre. Nous passerons seulement en revue celles qui nous ont paru les plus intéressantes, et nous allons dès

à présent en faire une énumération rapide qui sera en quelque sorte le sommaire de ce travail.

Nous étudierons d'abord les origines des superstitions et les raisons pour lesquelles elles ont persisté jusqu'alors en Poitou ; ces raisons nous seront fournies par l'examen de la situation géographique, de la nature du sol, du caractère et des mœurs du paysan poitevin. (Chap. I.)

Nous passerons ensuite en revue les grands ennemis du médecin, ceux qu'il rencontre à chaque instant dans la pratique, et contre lesquels il est constamment obligé de lutter, c'est-à-dire : les sorciers, devins et guérisseurs de toutes sortes. (Chap. II.)

La croyance en la vertu thérapeutique des eaux de fontaines, et dans le pouvoir guérisseur des saints, qui est encore si vivace en Poitou, fera l'objet d'une étude spéciale. (Chap. III.)

Nous exposerons ensuite un certain nombre de pratiques courantes et de remèdes employés pour la guérison de toutes sortes d'affections. (Chap. IV.)

Nous passerons en revue quelques préjugés relatifs à la médecine. (Chap. V.)

Enfin nous conclurons en recherchant les moyens de faire disparaître une fois pour toutes ces pratiques et ces superstitions.

De l'origine des superstitions et des causes de leur persistance en Poitou

« La superstition, dit Condillac, attribue à des causes surnaturelles les choses dont l'ignorance ne permet pas de se rendre raison. » C'est, en effet, dans l'ignorance que l'on doit rechercher l'origine de toutes les superstitions ; c'est elle qui, actuellement encore, pèse de tout son poids sur les peup'es et les empêche d'ouvrir leurs yeux à la lumière.

Placé en face des phénomènes de la nature, l'homme devait nécessairement être amené à leur chercher une explication. Ce problème, que son manque de culture scientifique ne lui permettait pas de résoudre, il crut en trouver la solution en ramenant tout au surnaturel. Les dangers qu'il courait, les luttes qu'il était obligé de soutenir pour sauvegarder son existence, ne firent que développer ce goût du merveilleux. Par une instinctive défiance

de ses propres forces, il fut porté à placer au-dessus de lui d'invisibles puissances, s'exerçant dans une sphère inaccessible. De là la croyance aux esprits, aux sorts, aux présages, à la magie, qui se retrouve sous mille formes diverses chez les races les plus sauvages comme chez des peuples déjà très civilisés. « La foi aux puissances divines
« qui gouvernent le monde ne suffisait pas à l'imagination
« des peuples livrés à leurs instincts naturels, et ils ont
« créé une foule d'êtres d'un ordre inférieur, mêlés aux
« incidents de la vie ordinaire. Doués de pouvoirs surnaturels, mais limités, bienfaisants ou malfaisants, ces
« êtres interviennent jusque dans les petits événements
« de l'existence humaine, ou président à certains phénomènes mystérieux et incompris de la nature élémentaire.
« Ils sont nés partout du besoin qu'éprouve l'homme de
« chercher une cause à ce qui échappe à son intelligence,
« et cette cause se personnifie aisément en un agent doué
« de qualités appropriées. » (Pictet).

Peu à peu la science est parvenue à se dégager de toutes les fausses doctrines et à montrer jusqu'à quel point elles étaient absurdes et contraires au bon sens. Mais si elle a pu faire table rase des erreurs, le peuple, qui trop souvent a gardé son ignorance primitive, s'est montré d'une extrême réserve pour accepter les vérités qu'on lui proposait, préférant rester fidèle à ses préjugés et à ses croyances. C'est, qu'en effet, le propre du préjugé est de n'admettre aucune discussion et de nier l'évidence ; il est l'esclave de la tradition et se refuse catégoriquement à

tout examen, se confinant dans son trop parti-pris irrévocable de n'accepter que ce qui flatte l'imagination.

Ce parti-pris, cette persistance dans les superstitions, nous les retrouvons considérablement développés en Poitou. Pourquoi le paysan poitevin s'est-il refusé jusqu'alors à reconnaître la vérité. Quelles sont les causes de son obstination dans des croyances absurdes ? C'est ce que va nous apprendre l'étude du pays au point de vue géographique et ethnologique. Mais, auparavant, il est une remarque que nous devons faire. C'est que presque toutes les superstitions, presque toutes les pratiques dont nous parlerons par la suite ont été tirées d'une région spéciale du Poitou, de la Gâtine et du Bocage vendéen. C'est que là, en effet, se trouve le type le plus pur du paysan poitevin, celui qui a le mieux conservé les caractères de la race et qui est resté le plus attaché aux traditions que lui ont léguées ses ancêtres. Qu'est-ce donc que la Gâtine et le Bocage ?

On désigne sous ce nom une suite ininterrompue de hauts-plateaux et de collines, occupant toute la partie nord des Deux-Sèvres, sur une étendue de près des deux tiers de ce département, et couvrant presque entièrement le département de la Vendée. Ces collines et ces hauts-plateaux présentent des caractères nettement tranchés avec le reste du territoire de la province. Celui-ci représente un pays plat, ou très légèrement ondulé, que pour cette raison on a appelé la Plaine, et qui se continue le long des côtes de l'Océan par le Marais vendéen. La Gâtine

et le Bocage, au contraire, sont constitués par des massifs montueux, entrecoupés de vallées étroites et parfois profondément encaissées, présentant par endroits un aspect sévère et quelque peu sauvage. Ainsi que l'indique le nom de Bocage, ils sont excessivement boisés, non pas couverts de forêts, mais les prairies, les champs de culture, souvent très morcelés, sont tous entourés de haies très hautes, au milieu desquelles se dressent une quantité infinie de chênes et d'arbres de toutes sortes, qui ne permettent d'entrevoir que des espaces très restreints de territoire et donnent au pays sa physionomie spéciale. Partout des chemins creux, ombragés, serpentant autour des propriétés, des « borderies », chemins souvent impraticables à la suite des pluies et surtout l'hiver, tellement ils sont mal entretenus. Partout, au fond des vallons, sur le flanc des coteaux, des fermes isolées, de petits villages cachés au milieu des arbres, souvent très éloignés des grandes voies de communication et des centres de population, où les habitants vivent en reclus, absolument ignorants de ce qui se passe autour d'eux.

Il n'y a pas plus d'une cinquantaine d'années, la Gâtine et le Bocage étaient encore un pays excessivement pauvre, très peu fertile, et nombreuses étaient les landes où fleurissaient les genêts, les bruyères et les ajoncs. La nature du sol, en grande partie granitique, s'opposait à la culture, et les paysans Bocains et Gâtinais vivaient dans une médiocrité confinant à la misère. Les voies de communication, qui parcourent aujourd'hui le pays en tous

sens, n'existaient pas, ou du moins étaient très rudimentaires et tout à fait insuffisantes. Il n'y a même pas plus de trente ans que certaines routes ont été construites, permettant de relier entre elles des communes qui, à cette époque, étaient presque complètement isolées les unes des autres. Ajoutons enfin qu'au point de vue climatérique cette partie de la province est assez mal partagée ; les hivers surtout, par le fait de l'altitude plus grande et de la nature de son sol rocheux et imperméable, y sont plus longs et plus froids que dans la plaine. Il y avait donc là un ensemble de conditions qui faisaient du Boccage et de la Gâtine un pays absolument déshérité, et c'est peut-être là, surtout, qu'il faut chercher les raisons pour lesquelles le paysan poitevin est resté si en retard et si attaché à ses anciennes croyances. Du reste, actuellement encore, la plupart de ces conditions ont subsisté ; le sol est toujours infécond, et l'on ne peut en tirer parti qu'à grand renfort d'engrais, les communications toujours difficiles entre villages, par suite du mauvais état des chemins, les hivers toujours froids et rigoureux.

Quel est donc l'homme qui vit dans un tel pays ? Quel est son caractère, quelles sont ses mœurs ? Généralement grand, fort, bien découplé, le visage rude, froid, peu expansif, inaccessible aux bruyantes joies, et cachant sous un masque d'indifférence ses plus grandes douleurs, tel est le paysan du Boccage. Michelet, étudiant les guerres de Vendée, le considère comme un fanatique et un égoïste ; malgré tout le respect que nous avons pour

la plume autorisée du Maître, ce n'est pas là notre avis : le Bocain n'est pas un égoïste, c'est un timide. Ce descendant des Gaëls doute de sa propre force, de son énergie ; il ne veut pas paraître faible quand l'adversité l'accable, et c'est là la raison de son apparente insociabilité. Avec un entêtement tenace il poursuit ses idées et ses opinions, gardant religieusement les coutumes, les usages qui lui ont été légués par ses pères et qu'il considère comme le meilleur du patrimoine ancestral. Excessivement routinier, il ne veut pas entendre parler de progrès, et ce n'est que très difficilement, avec une méfiance instinctive et une répugnance marquée, qu'il accepte les idées nouvelles que l'on est parfois obligé de lui imposer par la force. Bien qu'il y vive souvent misérablement, il reste attaché à son pays, à la maison qu'il habite, où il est né et dans laquelle ses parents sont morts ; son regard ne s'étend pas au-delà de l'enclos que chaque jour il féconde de son travail. Il a au plus haut point l'amour de la famille, et nulle part peut-être le culte des ancêtres n'est conservé d'une façon aussi vivace. De plus, il est généralement religieux et fréquente assidûment les offices du dimanche, où il se rend avec toute sa famille ; la prière est pour lui la panacée universelle contre tous les maux. Il professe pour le prêtre une admiration naïve qui fait qu'il le regarde comme un être au-dessus de l'humanité, ayant quelque chose de mystérieux. N'est-il pas l'intermédiaire entre lui et son Dieu ? C'est lui le conseiller, le guide, le père, à qui il peut confier ses peines et ses joies

et qui, seul, peut lui prodiguer les consolations dans les moments difficiles.

Quoi d'étonnant dès lors à ce que cet homme soit superstitieux ? N'est-ce pas la conséquence logique de son attachement au passé, de son respect exagéré des traditions qui lui ont été léguées par ceux qui vivaient avant lui ? Sa mémoire est remplie de récits fabuleux que mainte et mainte fois, dans son jeune âge, il a entendu raconter. Toutes ces histoires qui, de génération en génération, se sont transmises jusqu'à lui, où le merveilleux abonde, où les sorciers, les revenants, les loups-garous jouent le plus grand rôle, il les redit à son tour scrupuleusement, sans en omettre un détail, à ses enfants, pendant les longues soirées d'hiver. Il faut voir les enfants écouter de toutes leurs oreilles ces récits qu'ils entendent souvent pour la dixième fois, pendant que flambe dans la cheminée le bois de fagots sans cesse renouvelé, dont la longue flamme projette dans le fond de la chambre des ombres qui semblent remuer, pendant que le vent souffle, dans la porte mal jointe, sa chanson mélancolique, et que les chiens aboient, se répondant de ferme en ferme, comme pour annoncer l'arrivée des revenants.

Dans ce terrain merveilleusement préparé qu'est l'enfant, où les croyances les plus absurdes ne demandent qu'à germer, les superstitions les plus fausses s'implanteront par des racines profondes et difficiles à détruire, tant les impressions du jeune âge ont tendance à persister pendant la vie entière. Certes, le temps qu'il passera à

l'école communale, s'il y va, les années de service militaire sembleront modifier ses habitudes et atténuer son penchant à la superstition. Mais, dès qu'il sera de retour au foyer paternel, il reviendra aux vieilles croyances de famille et les conservera jusqu'à la fin de ses jours.

Aussi, longtemps encore les superstitions auront tendance à subsister dans notre vieux Poitou. Certaines ont disparu, d'autres, plus tenaces, sont tellement implantées dans nos campagnes que ni le temps ni les efforts tentés pour les extraire n'ont pu jusqu'alors en avoir raison. Comme nous le verrons par la suite, les sorciers exercent toujours leurs maléfices, les vieilles au " mauvais œil ", quoique plus rares, jettent encore des sorts, et le crédit des devins n'est pas diminué. Nombreux sont encore les " rebouteurs ", les " conjureurs, les " adoubeurs ", tous personnages de moindre importance, mais jouissant cependant d'une grande considération ; et si les " revenants " se font rares, la terreur qu'ils inspirent n'est pas moins grande.

Un jour viendra peut-être qui verra la disparition de tous ces êtres plus ou moins malfaisants, et où nos paysans seront enfin libérés de toutes leurs croyances ridicules, mais c'est à peine si nous osons envisager cette éventualité, tant elle nous paraît encore lointaine. En tout cas, cela ne se fera pas sans peine et sans efforts.

Sorciers, Devins et Guérisseurs

La croyance aux sorciers est universellement répandue dans tout le Poitou. Il n'était pas autrefois une bourgade, de si minime importance soit-elle, qui n'en possédât au moins un ou même quelquefois plusieurs. Actuellement, il faut heureusement le reconnaître, leur nombre va en décroissant.

Quand il est accablé par l'adversité, lorsque le malheur atteint sa famille, le paysan poitevin ne manque jamais d'y voir l'intervention du sorcier. « Il est l'homme dont les pratiques ténébreuses font mourir la jeune fille la veille de son mariage, le père de famille au moment où ses enfants grandis feraient disparaître la gêne dans le ménage (1). » Toutes les calamités, tous les désastres, dont on ne peut s'expliquer la cause, lui sont imputés ; les maux accumulés par lui sont sans nombre.

« Il y a quelque temps, nous disait le Dr Gaillard, dans

(1) Jehan de la Chesnaye. Revue du Bas-Poitou, 1900.

une commune voisine de Parthenay, il y eut une mortalité beaucoup plus considérable que de coutume, sans épidémie cependant. Immédiatement, la croyance populaire voulut voir dans ce fait une pratique de sorcellerie, et comme il fallait à tout prix trouver un moyen de “ conjurer ” le sort, on prétendit qu’une personne décédée au commencement de l’année avait été mal enterrée au cimetière, c’est-à-dire, les pieds dans le sens où aurait dû être la tête, et que c’était là la cause de tous les malheurs qui s’étaient abattus sur la population. On parlait sérieusement de faire exhumer le cadavre et de le changer de place. Fort heureusement, on n’eut pas besoin de recourir à cette extrémité ; le sort fut probablement conjuré par un autre moyen, car la mortalité cessa tout à coup. »

On ne saurait s’imaginer, selon la crédulité populaire, jusqu’où peut aller la puissance de cet individu. Il a, pour ainsi dire droit de vie et de mort sur ses malheureux voisins qui, terrifiés et impuissants, tremblent devant lui et cherchent par tous les moyens possibles à se concilier ses bonnes grâces. Malheur à celui qui s’est attiré sa colère, même s’il est complètement étranger à ce qui peut provoquer son animosité : « Un mauvais métayer, raconte Jehan de la Chesnaye, renvoyé par son propriétaire, se venge de son successeur en jetant un sort sur la famille de ce dernier. Trois jeunes filles sont emportées soudain par un mal mystérieux. Le pauvre homme, épouvanté de tant de malheurs, demande au maître de résilier le bail et la vengeance cesse. »

Quel est donc cet homme dont le pouvoir magique est si terrifiant, et qui peut infliger aux autres des maladies si étranges et si terribles que la médecine est impuissante à les guérir ? Le sorcier, disent les paysans poitevins, est un homme qui est en communication avec le diable, à l'aide duquel il opère ses prodiges. Tel un Protée, il a la faculté de pouvoir prendre à sa fantaisie la figure des animaux les plus divers, chien, bouc, chèvre, mouton, lièvre, etc. On ignore par quel moyen il peut ainsi se transformer, mais il n'est pas, même actuellement, un vieux paysan qui ne prétende l'avoir rencontré au moins une fois la nuit, sous une des formes dont nous venons de parler, et qui n'ait été plus ou moins victime de ses maléfices.

Le don de sorcellerie est héréditaire ; il se transmet de père en fils, et c'est ordinairement l'aîné qui en hérite. Toutefois, le dernier né de la famille peut également être sorcier, mais son pouvoir est beaucoup moins grand que celui de son aîné. C'est à celui-ci qu'échoit en partage cette arme terrible qui fera son pouvoir et grâce auquel il pourra à son gré faire le malheur de tout un pays, le " Petit Albert ", vieux grimoire stupide, presque impossible à trouver actuellement, où il est sensé prendre les recettes de ses maléfices et dont nos paysans ne parlent qu'avec terreur. Tel est le vrai sorcier, on pourrait presque dire le sorcier d'autrefois, car, fort heureusement, il devient de plus en plus rare en Poitou, et on ne le rencontre plus que dans quelques coins très reculés de la Gâtine et du Bocage vendéen.

C'est à cet homme puissant et redouté que le paysan attribue la plupart des affections, dont il ne saisit pas la cause. Pour lui, les "maladies de langueur" ne sont pas autre chose qu'un sort jeté au malade. Une jeune fille est-elle anémique, chlorotique, voit-elle ses forces s'en aller peu à peu, est-elle sujette à des défaillances fréquentes, à des syncopes ? Pas de doute possible, c'est un tour du "jetteur de sorts". Les maladies nerveuses, l'hystérie, les convulsions sont encore de son domaine, et pas n'est besoin d'aller chercher un médecin qui n'y connaîtrait rien ou tout au moins serait impuissant. Il n'y a qu'un homme qui puisse défaire ce que le sorcier a fait et dont le pouvoir puisse contrebalancer le sien, et cet homme c'est le devin.

A tous les maux causés par le sorcier il fallait un remède ; à l'esprit malin, il fallait un esprit "guarisseur" de sortilèges et redresseur de torts. Ainsi naquit le devin. Mais, tandis que le sorcier n'est guère malfaisant que par la terreur irraisonnée qu'il inspire, tandis qu'il n'a guère qu'une influence morale et qu'il n'est, le plus souvent, qu'un malheureux inoffensif, dont le seul tort est d'avoir recueilli de ses ascendants le lourd héritage, qui fait de lui un objet de répulsion et de haine pour tous ceux qui l'entourent, le devin, au contraire, sous son aspect débonnaire et malgré qu'il soit l'objet de la part de nos paysans d'une confiance illimitée et d'une admiration sans bornes, est, on peut l'affirmer, la plaie de nos campagnes. Que de drames sanglants, que de vengeances atroces dont la cause

est souvent ignorée pourrait lui être imputée ! Et combien son influence est plus préjudiciable encore que celle de l'homme aux maléfices ! Il y a quelques années, un malheureux paysan, croyant qu'un sort avait été jeté sur sa maison, va consulter le devin. Celui-ci lui donne le moyen de reconnaître son " jettatore ", lequel devra le soir même, à une heure déterminée, passer à tel endroit, que le devin indique. Le soir venu, le paysan se cache avec son fusil, près de l'endroit désigné. Le malheur veut qu'à l'heure fixée passe un de ses voisins ; le paysan épaule, tire, et l'homme tombe mortellement blessé.

On comprend combien de pareils faits doivent augmenter le prestige de ces individus, dont la réputation est déjà si grande. Aussi, que l'on n'aille pas dire au paysan que son devin se moque de lui et le trompe. Sa foi en lui est bien trop considérable. C'est le seul être qui puisse le tirer d'affaire dans les cas où il croit avoir été victime du " mauvais œil ". Aussi, pour les plus petits accidents, va-t-il le consulter. Telle jeune fille souffrant d'une " maladie de langueur " et se croyant ensorcelée viendra faire appel à ses lumières ; tel père de famille viendra lui demander la guérison de sa femme ou de son enfant ; tel autre, dont le bétail est frappé d'une épidémie, viendra implorer son secours, au lieu d'aller chercher le vétérinaire. Et jamais le devin ne se trompera, toujours il découvrira la cause du mal, le sorcier. Grâce à son pouvoir, au moyen de ses mystérieuses pratiques, il saura le contraindre à " ôter " la maladie qu'il avait donnée, il détournera le " mauvais

sort ". Mais, par exemple, que l'on prenne garde à la vengeance du sorcier, elle pourrait être terrible, témoin le fait suivant : Un paysan, obligé de s'aliter, se croit ensorcelé ; sa femme court consulter le devin, qui confirme ses soupçons et s'engage à contraindre le sorcier à lui rendre les armes. Le lendemain matin, un voisin arrive, — lisez le sorcier —, s'informe, embrasse le malade qui est à l'instant rétabli ; mais on a le tort de lui laisser embrasser aussi un enfant au berceau ; l'enfant hérite de la maladie de son père et meurt sans avoir un seul instant cessé de crier.

Veut-on un exemple des prescriptions ordonnées par le devin lorsqu'une personne vient lui demander de la " désensorceler " ? — Une jeune fille va consulter pour un sort qui lui a été jeté. — « En retournant chez vous, lui dit le devin, tout le long du chemin quelqu'un vous appellera. Ne vous retournez pas. Rentrée chez vous, fermez hermétiquement toutes les ouvertures, de telle sorte qu'on ne puisse vous voir du dehors, puis, prenant de la " pire de veau ", vous la ferez bouillir dans une marmite, après l'avoir, au préalable, piquée avec une épingle d'une multitude de trous. Le sorcier viendra vous demander d'ouvrir ; n'en faites rien. Laissez-le crier, car les coups d'épingle, donnés dans la pire, sont autant de piqûres dans le foie du mécréant. Lassé, le " jetteux de sorts " s'en ira et vous serez guérie. » — La jeune fille exécuta à la lettre les prescriptions et fut effectivement désensorcelée.

Un dernier détail, qui a son importance, est le suivant :

La personne qui va consulter un devin doit partir de chez elle à jeun, avant le lever du soleil, et ne doit parler à personne pendant tout le trajet. Sans ces précautions, la consultation a bien des chances de ne rien valoir.

D'après ce qui précède, on peut voir combien le devin a le champ large pour exploiter la crédulité populaire, et il ne se fait pas faute d'en profiter. C'est ordinairement un paysan madré, plus intelligent que les autres, et qui a compris le parti admirable qu'il pourrait tirer de la bêtise des gens qui l'entourent. Il sait admirablement profiter de leur naïveté, et s'en servir au mieux de ses intérêts. Jamais il n'est pris en faute, et, si par hasard ses artifices n'ont pas réussi, s'il n'a pas pu détourner les effets du mauvais sort, c'est tout simplement qu'on ne l'avait pas prévenu à temps.

Jusqu'ici, nous avons eu à envisager deux personnages quelque peu mystérieux, dont les attributions ne sont pas nettement définies, mais dont le pouvoir s'étend, ou est sensé s'étendre à toutes les maladies. Il en est d'autres, thaumaturges du second plan, gens de moindre envergure, qui se sont cantonnés dans une spécialité, et dont le pouvoir ne s'étend qu'à des affections nettement déterminées. Ce sont tous les guérisseurs : adoubeurs, toucheurs, conjureurs, etc, qui foisonnent en Poitou et font au médecin une concurrence acharnée. Tous ces individus inspirent au paysan une confiance que rien ne saurait ébranler.

Il est tout d'abord une classe de ces guérisseurs sur

laquelle nous n'insisterons pas, parce qu'elle est trop connue et qu'elle n'est pas spéciale au Poitou. Ce sont les " rebouteurs ", ceux qui, comme tout le monde le sait, ont la spécialité de réduire les fractures et les luxations. Ils n'ont, du reste, aucun caractère spécial, et ne brillent que par leur nombre qui est infini. Chose particulière, et dont nous ne parlerons que pour son intérêt historique, ce ministère était exercé autrefois, en Poitou, par une classe de gens que, par leurs fonctions, on ne s'attendrait jamais à voir figurer dans cette catégorie. Vers 1750, en effet, tous les exécuteurs des hautes-œuvres du Poitou avaient la spécialité de réduire les fractures et les luxations, ainsi qu'en témoigne un mémoire dressé à cette époque par le bourreau de Fontenay-le-Comte, lequel était contrarié dans le libre exercice de ses pratiques par les maîtres chirurgiens de la dite ville. On voit que la répression de l'exercice illégal de la médecine ne date pas d'hier. Dans ce mémoire, qui est très long, le bourreau en question affirme que c'est par jalousie que les maîtres chirurgiens de Fontenay l'ont attaqué. Il se fait fort de prouver (nous respectons scrupuleusement l'orthographe) que « *la desterrité et habilleté avecq laquelle il rétablit les jembes et bras cassés et les autres fractions qui lui sont présentées, ... lui ont attiré avec succès la confiance du publicq : d'autant plus qu'il a remis différentes fractures, que les chirurgiens avaient manquées, et par ses tissannes guérris des malladies que les chirurgiens et medecins avaient regardés comme incu-*

nable. » Car il convient de noter qu'il vendait également des tisanes d'une qualité exceptionnelle prouvée par « *une capacité supérieure par la composition, et les effets prodigieux et considérables qu'elles ont faittes.* » Comme on le voit, nos rebouteurs du Poitou ont de quoi tenir.

— Une autre catégorie de guérisseurs est constituée par les “ adoubeurs ”. On appelle ainsi les personnes qui ont la spécialité de relever les “ côtes tombées ”. C'est là une affection spéciale à l'enfance, et c'est une croyance générale dans tout le Poitou, qu'un enfant qui est pris sans cause apparente de vomissements, a les côtes ou le “ loquet du cœur ” tombés. Il faut donc, de toute nécessité, le faire “ adouber ”, et ce sont généralement des femmes qui se chargent de cette opération ; elle consiste en des massages vigoureux de la paroi abdominale et du thorax. — On peut rattacher à cette classe les hommes ou les femmes qui “ accachent la mère ”. La “ mère ” désigne vulgairement le placenta, et accacher la mère consiste à faire des frictions et des manipulations souvent violentes sur le ventre du patient ou de la patiente. Ce procédé est employé surtout dans le cas de coliques, et l'“ accacheur ” met quelquefois tellement d'ardeur dans l'accomplissement de sa tâche qu'il n'hésite pas à mettre le genou sur le ventre de son malade et à exercer de fortes pressions, tellement, qu'ensuite le patient est parfois obligé de garder le lit pendant plusieurs jours. Il y a une prière spéciale pour “ accacher la mère ” :

« *Mère, déloge du ventre à X... (nommer la personne),*

et retourne à ta place où tu étais si bien ; loge entre la rate et le poumon. Au nom du Père, etc... »

— Les “ conjureurs ” sont ceux qui “ arrêtent le feu ” des brûlures. Les paysans poitevins prétendent qu'en pareil cas, si l'on n'a pas soin de faire “ arrêter le feu ” celui-ci continuera à augmenter pendant neuf jours. Voici comment procède l'opérateur : avec l'ongle du pouce il fait d'abord une croix sur la plaie ; puis il suit exactement les contours de la brûlure en murmurant une des prières suivantes :

« Le Bon Dieu et saint Jean passaient par une ville ; ils trouvèrent un homme (femme, garçon) qui était brûlé ; et le Bon Dieu dit à saint Jean : buffle (souffle) cet homme (ou femme...) trois fois l'haleine de ton vent, tu feras au nom du Père, etc., (en même temps le “ conjureur ” fait le signe de la croix et souffle trois fois) et cet homme sera guéri. »

Ou encore :

« Je t'ai touché, que Dieu veuille te soulager. Amen ! »

Celle-ci a au moins le mérite de pouvoir être facilement retenue.

Ou encore :

« Feu de Dieu, perds ta chaleur comme Judas perdit sa couleur quand il trahit Notre-Seigneur au jardin des Olives. X... (nom du malade), Dieu t'a guéri par sa puissance. Ainsi soit-il. » (Cette dernière prière est également en usage dans le Morvan).

Après toutes ces prières il faut réciter 3 *Pater* et 3 *Ave*.

— D'autres conjureurs ont le pouvoir d' " arrêter le venin " dans les cas de morsure de vipères. Voici certaines prières qu'ils emploient :

« Avive rouge ou " varte " ou jaune, je te touche au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je te croise et te conjure que le Bon Dieu nous fasse la grâce de soulager le mal d'avive rouge ou " varte " ou jaune au ventre et au cou. Amen. »

Dire ensuite : 3 *Pater* et 3 *Ave*.

Autre prière :

« Vipère ou serpent ou aspic ou " museragne " ou quatre épée, je te touche pour le venin, morte ou en vie, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je te croise et t'arrête ; que le Bon Dieu nous fasse la grâce d'arrêter le venin de vipère ou serpent ou aspic ou " museragne " ou quatre-épée, morte ou en vie, je te promets que sous vingt-quatre heures ton venin sera arrêté. Amen. » 3 *Pater* et 3 *Ave*.

— Nous arrivons enfin au plus puissant de tous les médicastres, au " toucheur ". Pour tous les guérisseurs que nous avons passés en revue jusqu'ici, point n'est besoin de conditions spéciales pour qu'ils puissent exercer leur pouvoir. Il suffit qu'ils aient appris d'un autre les incantations et les procédés grâce auxquels ils pourront, à leur tour, accomplir des merveilles. Le pouvoir du toucheur, au contraire, a quelque chose de surnaturel. Il est affilié au démon, en quoi il se rapproche du sorcier et du devin avec lesquels d'ailleurs il se confond souvent. Pour avoir le don de toucher, il faut être le septième garçon

d'une famille sans mélange de filles. « Ce septième
« enfant, dit le Dr Tiffaud (1), qui les a étudiés dans sa
« thèse avec une compétence à laquelle nous ne saurions
« trop rendre hommage, doit présenter, comme autrefois
« le bœuf Apis, un signe mystérieux. Ce sera une étoile,
« un triangle, un cœur, une croix, une fleur de lys, ou
« tout autre stigmat qui se dessinera sur la cuisse, le
« bras, le cou, la poitrine, le palais ou le visage. Inutile
« d'ajouter qu'il n'est pas difficile de découvrir le signe,
« car il est bien peu d'individus qui ne présentent
« quelques nævi ou taches auxquels la superstition
« populaire donnera bien vite une des formes caractéristi-
« ques. » Le muguet ou “ chancre », les maladies de la
peau, les tumeurs, les rhumatismes et la scrofule, telles
sont les affections sur lesquelles peut s'exercer la
puissance du toucheur.

La façon de procéder est excessivement simple et ana-
logue à celles que nous avons vues jusqu'à présent. Le
toucheur se contente de poser simplement la main (gauche
de préférence, parce que c'est la main du cœur) sur le
mal, et de prononcer une prière qui varie selon la nature
de l'affection en présence de laquelle il se trouve.

Pour les maladies de la peau, les dartres en particulier,
voici une des prières les plus employées qui nous est
donnée par le Dr Tiffaud :

« *Les dartres vives et venimeuses, y en aurait-il de dix-*

(1) TIFFAUD. — *L'exercice illégal de la médecine dans le Bas-Poitou. Les toucheurs et les guérisseurs.* Thèse de Paris, 1899.

huit espèces, je vous touche toutes à la fois. Au nom du Père... Notre Père... Je crois en Dieu... (3 fois). »

Nous connaissons un de ces toucheurs dont les dartres sont justement la grande spécialité. Voici sa façon d'opérer, telle que nous la racontait une personne qu'il avait traitée et qui, entre parenthèses, prétendait s'en être fort bien trouvée. On remarquera que sa méthode diffère un peu de celle des autres, en ce sens qu'il emploie comme accessoire une branche d'églantier. L'églantier passe, en effet parfois, pour avoir, dans les mains du toucheur, des propriétés curatives spéciales :

« Arrivé chez lui, nous disait notre interlocuteur, je lui montrais le siège de mon mal. Il l'examina attentivement et me dit : — *« Ta dartre est mauvaise, je ne répons pas de pouvoir la guérir. »* — Puis avec l'ongle du pouce il fit d'abord un signe de croix sur le mal, et en fit ensuite le tour en murmurant une prière dont je ne pus saisir un seul mot. Ceci fait, il me quitta pour aller près de son lit où il s'agenouilla devant le crucifix et resta un instant en prière. Puis, prenant dans un bocal rempli d'un liquide qui devait être de l'eau une branche d'églantier, il revint à moi, me passa trois fois de suite la branche sur le mal en murmurant encore une prière, alla reporter la branche dans le bocal, s'agenouilla de nouveau pour prier, et revint enfin vers moi en me disant : — *« Si dans huit jours ça n'a pas commencé à diminuer, c'est que ça ne pourra pas guérir. »* — La consultation était finie. Effectivement, huit jours après la dartre commençait à

disparaître, et moins de trois semaines après elle n'existait plus. »

Deux choses, de prime abord, sont à remarquer dans ce récit. La première est que le toucheur ne s'engage jamais, et qu'il se réserve toujours la partie belle au cas où il y aurait insuccès : ou bien l'affection est trop grave, ou on le consulte trop tard. La seconde est qu'il évite autant que possible de livrer à son " client " la formule d'incantation qu'il emploie. On conçoit qu'en agissant ainsi il ne risque jamais de se tromper, et qu'il ne pourra jamais perdre son prestige.

Il nous reste maintenant à passer rapidement en revue deux affections spéciales au Poitou, le " vertaupe " et le " chaple ". Nous ne ferons que les mentionner. Le Dr Tiffaud les a étudiées avec trop d'autorité dans sa thèse pour que nous nous y attardions longuement.

On désigne sous le nom de " vertaupe " le vulgaire furoncle. La personne qui le touche doit avoir étouffé, pendant qu'elle était au berceau, une taupe dans un petit sac de toile. Pour le " vertaupe " comme pour les autres affections déjà signalées, le toucheur use d'une prière spéciale.

Trois affections nettement distinctes sont désignées sous le nom de " chaple ". Le Dr Tiffaud n'en signale que deux : l'une qui se produit à l'époque des moissons, chez les faucheurs, et qui n'est pas autre chose que la synovite sèche, l'artrite douloureuse ; l'autre qui est constituée par les ganglions du cou ou de l'aîne, augmentés de volume et

roulant sous le doigt, d'où le nom de "chaple" par analogie avec les grains d'un chapelet.

Mais on désigne aussi sous ce nom une sorte d'abcès, de furoncle, ayant une grande similitude avec le "vertaube". Nous ignorons quelle différence il peut y avoir entre ces deux affections ; mais il faut croire qu'il y en a une. Ce qui est certain, c'est que pour les trois sortes de "chaple" le traitement est à peu près le même. L'opérateur, condition indispensable, doit être charpentier et issu d'une famille de charpentiers de père en fils. C'est au moyen de certaines paroles qu'il prononce et de certains signes qu'il fait, la hache à la main, au-dessus de la tumeur, qu'il conjure la maladie.

Nous en avons fini avec tous ces exploiters de la crédulité populaire. On remarquera quelle place tient la prière dans leurs pratiques : c'est l'élément indispensable, la raison *sine qua non* de leur succès. Nos paysans, en effet, ne croient qu'à ce qui frappe leur imagination. Dans les paroles magiques du toucheur ils voient comme une intervention d'esprits surnaturels, qui président à la guérison des maladies. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que la suggestion aidant, le toucheur puisse enregistrer quelques succès, qui, colportés de bouche et démesurément grossis, lui font une réputation d'infailibilité, et, tout en consacrant sa renommée, lui attirent une nombreuse clientèle. Que l'on n'essaie pas de démontrer combien cette puissance est vaine ! Jamais le "touché" ne voudra entendre raison, tellement il est hypnotisé par

le côté mystérieux de l'opération. Tout ce que l'on fera, tout ce qu'on lui dira, ne servira qu'à l'ancrer plus avant dans son idée, et avec un hochement de tête et un sourire incrédule, il lui arrivera souvent de répondre, avec un certain sans-gêne, au médecin qui le pousse à bout, cette phrase qui nous a été lancée un jour à nous-même :

« Tout ce que vous voudrez, Monsieur, mais ça n'empêche pas qu'il s'y connaît encore mieux que vous ! »

Culte des eaux. — Saints guérisseurs

« De tout temps, dit notre compatriote, le Dr Marcel Baudouin, les fontaines naturelles ont joué un grand rôle dans la thérapeutique populaire et, par suite, dans les légendes. » Tous les peuples anciens ont observé le culte des fontaines, que Stanley fait remonter aux Chaldéens, et qui, d'après le Dr Baudouin, remonterait aux hommes préhistoriques d'Orient.

Introduit en Gaule avec le Druidisme, il forma le fond de la religion populaire avant l'arrivée des Romains. « L'esprit superstitieux du Celte, a dit M. Bulliot, s'arrêtait devant ces intarissables réservoirs, dont l'éternelle libéralité étanchait sa soif, abreuvait ses troupeaux, vivifiait ses pâturages : il leur demanda bientôt de guérir ses maladies. Chaque source eut sa fée ou sa déesse animée d'un principe guérisseur. » Après la conquête, les Druides, traqués par les empereurs de Rome, se réfugièrent dans

les forêts et peu à peu disparurent. Mais le culte des eaux, sans danger pour la politique, fut toléré et même légalement introduit dans le polythéisme romain.

Vint le Christianisme qui essaya de lutter d'abord. Bien que converti à la religion nouvelle, le Celte n'en continua pas moins à adorer ses autels de pierre et ses sources sacrées, qui lui rappelaient tant de souvenirs. Devant l'impossibilité de faire disparaître ce culte idolâtre, les évêques de Gaule résolurent de le transformer et de « greffer la foi chrétienne sur le chêne druidique ». On baptisa les idoles, on christianisa les autels sacrés en les surmontant d'une croix, on remplaça par des noms de saints les noms des fées des fontaines, et c'est ainsi que le culte put se conserver sous un déguisement chrétien.

A plusieurs reprises, l'Eglise revint à la charge. Le concile de Tours en 567, celui de Nantes en 658 mirent en demeure les évêques et les ministres de faire couper ou brûler « les arbres consacrés au démon, auxquels le peuple, trompé par les mauvais esprits, rendait ses hommages » ; en même temps les peines les plus sévères étaient édictées contre les idolâtres qui observaient le culte des pierres et des fontaines. Il fut impossible de chasser les anciennes croyances. Deux Capitulaires de Charlemagne, en 789 et 794, eurent le même insuccès. On se résigna donc à tolérer ce qu'on ne pouvait éliminer. L'Eglise se substitua peu à peu à l'idolâtrie ; elle l'accapara à son profit et le culte des fontaines subsista toujours vivace pendant tout le Moyen âge.

Il se retrouve encore, bien diminué cependant, en Poitou : rares sont maintenant les pèlerins allant chercher soulagement de leurs maux à la fontaine sacrée. Ce n'est plus guère qu'en Vendée que ce culte s'est conservé, et encore tout à fait à la limite occidentale du Bocage, aux confins du Marais. C'est là seulement, ou à peu près, que l'on retrouve encore le culte des fontaines, qui voient encore de temps en temps quelques fidèles. Nous n'en avons retrouvé que deux dans les Deux-Sèvres ; quant au département de la Vienne, c'est à peine si elles y existent à l'état de souvenir.

Presque toutes les fontaines sont fébrifuges ; et cette remarque peut s'appliquer à la Vendée aussi bien qu'à la Bretagne, au Morvan et aux autres contrées de la France, qu'il s'agisse de pays à marécages ou non. Quelques-unes cependant, comme nous le verrons tout à l'heure, sont plus spécialement affectées à des maladies déterminées, et leur pouvoir thérapeutique ne s'exerce que pour ces maladies.

A Saint-Cyr-en-Talmondais (Vendée), petite commune voisine du Marais Vendéen, et située tout à fait à la partie sud du Bocage, il existe une fontaine, dite fontaine d'Anson, ou de Valanson, qui a la spécialité de guérir la fièvre. La malaria régnait autrefois en maîtresse dans le pays. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que les eaux très pures de l'Anson aient été regardées, à l'époque où l'on accusait l'eau de produire la fièvre, comme un excellent fébrifuge. La légende veut que cette fontaine était autrefois

fréquentée la nuit par un bouc “pers” (bleu verdâtre) à qui les malades, qui avaient ressenti les effets salutaires de l’eau, devaient offrir la tête d’une poule blanche et trois oignons, également blancs, que l’on déposait sur les bords après soleil couché (1).

A Nieul-le-Dolent (Vendée), se trouve la fontaine des Garnes, située près d’un pré qui porte le même nom. Les fiévreux y viennent depuis fort longtemps chercher la santé en déposant, pour obtenir leur guérison, un certain nombre de pièces de monnaie.

Il existait autrefois, paraît-il, à Coex, canton de Saint-Gilles (Vendée), une fontaine qui avait la propriété de guérir le scorbut. Le Dr M. Baudouin, qui a fait spécialement des recherches pour la retrouver, n’a pu y parvenir. Chose à noter, en tous cas, le scorbut est presque inconnu dans la région. « Peut-être, dit le Dr Baudouin, cela tient-il au voisinage du port de Saint-Gilles-sur-Vie, autrefois très important, comme celui d’Olonne, et à ce fait que les marins de ces ports rentraient jadis dans leurs pénates, après de longs voyages, atteints de cette affection, qui ne sévit guère que sur les gens de mer. Nos paysans, en effet, ne connaissent pas les conserves. »

A Saint-Cyr-en-Talmondaïs encore, la fontaine de Fougeré, appelée jadis Fontaine du Bras-Rouge, parce qu’on prétendait qu’un ancien bourreau s’y était noyé, est

(1) B. FILLON. — Notice sur Saint-Cyr-en-Talmondaïs, 1877.

restée célèbre par des vertus curatives diverses. C'est là que les guérisseurs d'excroissances, de fies, de verrues, viennent prononcer leurs formules sacramentelles. Actuellement encore, les gens crédules du pays vont le soir y faire le change, c'est-à-dire déposer sur la margelle trois pièces de monnaie, afin que celui qui s'en empara, le lendemain matin, avant soleil levé, les débarrasse en même temps à son préjudice de la maladie dont ils sont atteints.

On remarquera ici le rôle joué par le soleil. C'est une chose à noter du reste que, dans tout le Poitou, toutes les fois que l'on veut obtenir la guérison d'une maladie, soit en allant trouver un guérisseur, soit en s'adressant à une fontaine, ou quelque soit le moyen employé, il faut le faire avant le lever du soleil, sous peine de ne pas réussir. Il doit y avoir là un vieux reste de légende remontant à l'époque celtique.

Près d'Avrillé, canton de Talmont (Vendée), à la fête patronale de la Saint-Pierre, le premier dimanche de juillet, une foule de pèlerins viennent boire à la fontaine miraculeuse de Saint-Gré, située à un kilomètre du bourg, pour se guérir de toutes sortes de maladies.

Un peu partout, en Vendée, on trouve ce qu'on appelle les fontaines du lait, où vont en chercher les femmes qui n'en ont pas suffisamment pour nourrir leur enfant.

Une des plus connues est celle du Barbin, près de Vieille-Vigne, qui est communément appelée la fontaine de Crée Lait (du mot patois vendéen « crée », qui signifie

croître, augmenter). « Les femmes qui manquent de lait viennent boire l'eau miraculeuse et leur sein se gonfle à la grande joie du bébé (1). »

Nous arrivons enfin aux deux seules fontaines dont on parle encore dans le département des Deux-Sèvres, du moins à notre connaissance.

La première se trouve à Ardin, canton de Coulonges-sur-l'Autize, tout près des limites de la Vendée. Elle est située près d'un oratoire dédié à Sainte-Agnès, première abbesse de Sainte-Croix de Poitiers, amie et confidente de la femme de Clotaire, Sainte-Radégonde. Elle a également la spécialité de fournir du lait aux nourrices. « Les habitants en ont fait la fontaine de Sainte-Agne, puis Sainte-Anne, par confusion sans doute avec une autre Sainte-Agnès, passant pour avoir la spécialité de veiller à la nourriture des enfants (2). »

Il existerait enfin à Pamproux, canton de la Mothe-Sainte-Héraye, une fontaine ayant la propriété de permettre aux femmes stériles d'avoir des enfants. Nous ne saurions dire si l'origine de ses vertus fécondantes remonte à l'époque celtique. Mais elle se trouve, paraît-il, en un endroit assez écarté, à l'abri des regards indiscrets, et serait actuellement, nous a-t-on dit, un lieu de rendez-vous assez fréquenté. Elle jouissait autrefois d'une très grande réputation dans tout le pays environnant.

(1) Jehan de la Chesnaye — Contes du Bocage vendéen — Revue du Bas-Poitou, Fontenay-le-Comte, 1901.

(2) B. Fillon et O. de Rochebrune — Poitou et Vendée.

Il reste encore en Vendée un exemple curieux du culte que nos ancêtres professaient pour les pierres. Près de la Chapelle-Hermier, à Garreau, dans le lit même du ruisseau le Jaunay, se trouve un énorme mégalithe qui est l'objet d'une vénération immémoriale. Les pèlerins y viennent en foule chercher la guérison. L'eau du ruisseau passe pour acquérir, au contact de cette pierre, des vertus spéciales pour le traitement des paralysies, et nombreux sont les malades qui viennent prier dans la Chapelle que l'on a construite tout à côté et se baigner dans la rivière. On verrait, dit-on, de temps à autre, quelques cas de guérison à la suite de ces immersions.

Il est probable qu'on se trouve là en présence de cas de paralysie hystérique et que la suggestion joue un grand rôle dans ces prétendus « miracles », tant les hystériques présentent, ainsi que l'a dit Charcot, « un état mental « éminemment favorable au développement de la « faith-
« healing », étant suggestibles au premier chef, soit que « la suggestion s'exerce par des influences extérieures, « soit surtout qu'ils puisent en eux-mêmes les éléments « si puissants de l'auto-suggestion. »

En terminant, nous ferons avec tous ceux qui, un peu partout, ont étudié le culte des eaux, la remarque suivante : c'est que nulle part on ne relève l'existence de fontaines ayant sur les maladies des voies respiratoires une influence bienfaisante. Il est intéressant de constater que ces affections, qui occupent en pathologie une si grande place, échappent complètement à l'intervention des divinités.

Une autre question se pose également. Nous avons montré tout à l'heure la foi naïve de nos pères, que l'on retrouve encore aujourd'hui, dans les vertus curatives des eaux. Cette thérapeutique empirique et d'imagination pure n'est-elle pas le point de départ de toute l'hydrologie moderne, scientifique ? Et ne semblerait-il pas que les Druides, nos ancêtres, avaient sinon prévu, tout au moins soupçonné les propriétés thérapeutiques des eaux minérales et leurs bienfaits ? En tout cas il apparaît, et c'est déjà beaucoup, qu'ils ont eu les premiers le mérite de poser les données du problème.

La lutte entreprise par le Christianisme contre les idoles celtiques et particulièrement le culte des fontaines n'avait pas été cependant sans porter ses fruits. Tout en restant fidèle à ses anciennes croyances, le peuple adoptait la religion nouvelle, et à côté du respect qu'il professait pour les vieilles traditions, malgré toute la confiance qu'il accordait au pouvoir guérisseur de ses fétiches, il en vint peu à peu à demander aux saints leur intercession pour la guérison de ses maladies. Ainsi se constituèrent pendant tout le Moyen âge les pèlerinages aux tombeaux des saints, fameux par les vertus qu'ils avaient montrées de leur vivant et que le peuple était arrivé bien vite à considérer comme les grands dispensateurs de la santé. Tous les ans, à date fixe, on se rendait en foule aux dites sépultures, et ces coutumes se sont transmises jusqu'à

nos jours sans rien perdre de leur caractère primitif. Actuellement encore, en Poitou, il est d'usage d'aller faire « son voyage » au tombeau de sainte Radegonde, et nombreux sont les malades qui viennent implorer son secours et la supplier de les guérir.

Tout comme pour les fontaines, on attribua à chaque saint le pouvoir de guérir une maladie déterminée ; chacun d'eux eut son sanctuaire, où l'on allait l'invoquer selon un rite fixé d'avance et dans telle ou telle circonstance. En Poitou, ces saints sont en très grand nombre et le paysan a en eux une confiance absolue. Nombreuses également sont les affections qui en sont tributaires ; nous ne citerons que les plus intéressantes et nous ne mentionnerons également que les « voyages » présentant un caractère spécial au point de vue de leur accomplissement.

Les personnes atteintes d'acné ou d'impétigo de la face, ou, comme disent les paysans poitevins, « tachées du mal de Saint-Laurent », allaient autrefois visiter ce saint dans l'église d'Avanton (Vienne), où il avait sa statue. Ce pèlerinage est à peu près disparu aujourd'hui.

Pour le furoncle, on s'adresse à Saint-Antoine, dans l'église de Quinçay (Vienne). Mais il est un autre saint qui est plus spécialement recommandable pour les raisons suivantes : on sait que les paysans donnent souvent au furoncle le nom de clou. Or il existe un Saint-Cloud dans l'église du Pin (Deux-Sèvres). Il est donc tout naturel qu'il présente des aptitudes spéciales pour la guérison de

cette affection ! On déposait autrefois sur l'autel une certaine quantité de clous à titre d'offrande pour obtenir le soulagement demandé. Actuellement, on a remplacé les clous par des pièces de monnaie.

Trois saints se disputent la gloire de guérir la colique : Saint-Fiacre, dans l'église de Saint-Pierre-des-Echaubrognes (Deux-Sèvres) ; Saint-Vincent, à Cheneché, canton de Neuville (Vienne), devant la statue duquel on se fait dire des évangiles : enfin Sainte-Emerance, à Montravers (Deux-Sèvres).

L'épilepsie est guérie par Saint-Jean-Baptiste, à Joussé (Vienne), auquel on fait dire des évangiles, et par Sainte-Néomaye, à Ternay (Vienne), devant l'autel de laquelle on fait dire des neuvaines.

A la Villedieu (Vienne), on conduisait autrefois les enfants sous les cloches pour leur faire dire un évangile en l'honneur de Saint-Paul, afin de les préserver de la peur. Nous ignorons si ce pèlerinage existe encore.

Parfois le peuple se base sur le nom du saint pour lui attribuer la faculté de guérir une maladie. C'est ainsi, par exemple, que Saint-Clair ne peut guérir que les maladies des yeux. Plusieurs sanctuaires possèdent sa statue ou un autel qui lui est consacré, ce sont : Chanteloup et Moutiers, dans les Deux-Sèvres, et Saint-Léger-de-Montbrillais (Vienne). Il possède en outre, dans la commune du même nom, une chapelle spéciale, à l'intérieur de laquelle se trouve une fontaine où les malades puisent de

l'eau pour se laver les yeux, après s'être fait dire des évangiles.

Si Saint-Clair était prédestiné pour guérir les maladies des yeux, à plus forte raison Saint-Fort devait-il l'être pour la faiblesse. Les enfants débiles et malingres sont conduits à Ceaux, arrondissement de Loudun, où Saint-Fort a sa statue dans l'église. On fait dire des évangiles sur l'enfant, en l'honneur du saint.

Mais Saint-Fort n'est pas le seul qui, dans la croyance populaire, peut venir en aide à l'enfance. On attache également une grande confiance à l'intercession de Saint-Martin. Dans la commune de Bignoux (Vienne), il existe un endroit appelé le Pas-de-Saint-Martin. On y voyait autrefois une croix de bois surmontant une énorme pierre adhérente au sol, à la surface rugueuse de laquelle on remarquait un trou semi-circulaire, dans lequel la tradition populaire voulait voir une empreinte du pied de la mule du saint. Toujours est-il que les mères y portaient leurs enfants quand ils ne croissaient pas avec l'âge et qu'ils ne pouvaient marcher ou se soutenir seuls. Après avoir prié auprès de la croix et imploré l'intercession de Saint-Martin, l'usage voulait qu'on déposât dans l'empreinte du pied de la mule quelques pièces de monnaie, qui étaient recueillies par les pauvres des environs, lesquels, en échange de cette aumône, devaient à leur tour faire une prière à l'intention du donateur inconnu.

Les nourrices qui n'ont pas de lait s'adressent aux

trois statues de Notre-Dame-de-Bon-Lait, à Moussac-sur-Vienne, à Saint-Chartres et à Thuré.

On va à Cernay (Vienne) demander à Saint-Sercin de faire disparaître la fièvre. On racle au moyen d'un couteau un peu de pierre du tombeau du saint et on la mélange ensuite avec l'eau d'une fontaine qui porte le même nom. Mais pour que cette eau possède toute sa vertu, il faut qu'elle ait été préalablement bénite devant l'autel du saint. On retrouve là, comme on le voit, un indice de la persistance du culte des fontaines.

Pour la surdité, il existait autrefois un pèlerinage dans l'église d'Oiron (Vienne). Les paysans n'ayant apparemment pu trouver un saint chargé de cette infirmité, en avaient, dans leur naïveté superstitieuse, inventé un auquel ils avaient donné le nom de Saint-Sourdeau. Bien entendu, ce saint ne possédait pas le moindre autel dans l'église, ce qui ne diminuait en rien du reste la grande confiance que les paysans avaient en lui.

Un autre saint, également enfanté par l'imagination populaire pour les besoins de la cause, est Saint-Pissoux, que l'on va invoquer dans l'église de Cuhon, près de Mirebeau, pour l'incontinence d'urine. A l'heure actuelle, ce pèlerinage n'est plus fréquenté.

Il est enfin un dernier pèlerinage que nous ne saurions passer sous silence étant donné sa bizarrerie. Ici la confiance ne va plus à des saints ; ce sont de pauvres moines qui en sont honorés. Dans la commune de Queaux (Vienne) existe une habitation appelée les Cordeliers,

bâtie sur l'emplacement d'un ancien couvent d'où elle tire son nom. Dans les dépendances de cette habitation on montrait, il y a quelques années, deux statues de moines horriblement mutilées, mais qui passaient cependant pour amener la guérison d'une foule d'affections. Avait on des furoncles, des plaies, des tumeurs, des douleurs, vite on accourait aux Cordeliers, et au moyen d'un couteau on grattait les statues à l'endroit correspondant au siège du mal, on recueillait précieusement la poussière de pierre obtenue et on frottait la partie atteinte avec cette poussière en disant force prières. Il faut croire également, si la tradition n'est pas menteuse, que ces pauvres moines donnaient aux femmes en quête de progéniture de bons et profitables conseils, car il n'y a pas encore très longtemps elles y allaient demander de devenir mères. La façon d'opérer est assez originale et mérite d'être contée.

Après avoir relevé bien haut leurs jupons, elles frottaient leur ventre contre celui du bon saint en le suppliant d'exaucer leurs vœux. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le mari, qui accompagnait presque toujours son épouse, l'engageait à se trémousser vigoureusement pour que l'opération réussisse.

On a en outre une façon toute particulière de comprendre la thérapeutique infantile en Poitou. Pour le paysan, toute maladie est la conséquence d'une imprudence, d'un écart de régime, d'un excès quelconque : un homme attrape une fluxion de poitrine en s'exposant au froid ; il a eu un « froid et chaud », dit-on, ou il a

attrapé une « échauffure ». Mais l'enfant, quelle imprudence fait-il ? à quels dangers s'expose-t-il ? A aucun, puisqu'il ne fait que téter et dormir. Il y a donc là quelque chose d'extraordinaire. Un être supérieur, tout puissant, ne lui envoie-t-il pas la maladie ? C'est tout probable, et lorsqu'il en est ainsi on prétend que l'enfant est « taché » d'un saint. Comment reconnaître l'auteur du méfait ? Le moyen est d'une simplicité à la portée de toutes les intelligences : on prend un de ces plats creux qu'en Poitou on appelle mazarine. On le remplit d'eau, puis on découpe dans la chemise de l'enfant trois petits ronds de toile que l'on désigne chacun par le nom d'un des saints que l'on soupçonne. On jette ces bouts de chiffon sur l'eau et l'on attend. Si au bout de quelques secondes un des chiffons tombe au fond, on connaît ainsi le nom du saint dont l'enfant est « taché ». Mais si l'épreuve n'est pas concluante, si les morceaux de toile s'obstinent à rester à la surface, on les change en les remplaçant par d'autres affublés de nouveaux noms de saints, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait obtenu un résultat. Chose excessivement grave, plus vite s'enfonce le morceau de toile, plus la maladie est sérieuse et plus il y a nécessité à ce que l'enfant accomplisse au plus tôt son voyage.

Lorsque l'enfant est très malade, on le voue au bleu, au blanc ou au brun. La prise d'habit se fait en n'importe quelle saison, et par les plus mauvais temps, devant la statue du saint qu'on implore, que ce soit en plein air ou dans une chapelle. Quelque soit la gravité de l'état du

bébé, on le déshabille complètement, nu comme un ver, et on le revêt de son nouveau costume. On conçoit combien de pareils procédés peuvent être préjudiciables à l'enfant ! Il arrivera souvent que lorsqu'on le ramènera à la maison il sera au plus mal, et c'est alors seulement que l'on enverra chercher le médecin, dont les secours, à ce moment-là, seront peut-être impuissants. Combien d'enfants sont ainsi voués à une mort certaine par la faute des parents, à cause de leur entêtement dans des croyances absurdes !

Il est à Saint-Remy, près de Montmorillon, un pèlerinage fameux pour les enfants « en langueur » et ceux qui « ont les fièvres ». Sur tous les chemins avant d'arriver à la localité, on voit une foule de vieilles femmes qui vendent des petits cierges de cire jaune, destinés à brûler dans l'église devant la statue de Saint-Roch. Chaque pèlerin allume lui-même son cierge, puis, après une courte prière, fait embrasser à son enfant malade cette statue. Mais celle-ci est d'une telle laideur que beaucoup s'y refusent avec force cris. En ce cas les parents se contentent de passer sur la statue leur mouchoir, avec lequel ils essuient le visage et les mains de leur enfant.

Ceci fait, on sort de l'église, et l'on trouve près de la porte une croix dont on fait trois fois le tour en priant ; de là on continue le « voyage » à travers champs, de façon à faire à peu près le tour du bourg. Chemin faisant, on s'arrête à une fontaine alimentée par une mare infecte. On trempe un mouchoir dans l'eau de cette fontaine, et

on débarbouille le petit malade. Puis on plonge dans cette eau sale une chemise que l'enfant devra porter neuf jours de suite sans la quitter. Le voyage se termine par l'achat d'un bout de faveur rose ou bleue dont on fait un collier à l'enfant. De retour à l'église, le curé dit pour deux sous « une évangile » sur la tête du petit malade, et l'on n'a plus ensuite qu'à rentrer chez soi, l'enfant aura maintenant toutes chances de guérir. Au besoin même on pourra recommencer pendant plusieurs années de suite le même voyage, l'enfant ne s'en portera que mieux.

Nous pourrions citer encore nombre de ces saints guérisseurs ; ils pullulent en Poitou, et leur culte est toujours florissant, tant le paysan naïf a confiance en eux et s' imagine qu'ils lui accorderont santé, bonheur, richesse, et toutes les plus grandes félicités. Et que l'on n'aille pas le railler, que l'on n'essaie pas de lui démontrer son erreur ; ce serait s'attaquer à sa religion, et là-dessus, plus que sur toute autre chose, il est intraitable. Il est, pour lui, de toute nécessité d'accomplir au moins une fois dans sa vie un de ces pèlerinages, et pour rien au monde il n'y manquerait. Pas un enfant qui, arrivé à l'âge de cinq ou six ans, ne soit conduit au moins une fois à l'un des saints les plus réputés, pour y « faire son voyage ». On croirait s'attirer les pires calamités, si on manquait à cet impérieux devoir.

Remèdes

La crainte de la souffrance, la peur de la mort, ont toujours porté l'homme à chercher des moyens propres à lui procurer le soulagement des maux qui l'accablaient. Les premières tentatives faites en ce sens furent uniquement l'œuvre de l'instinct et du hasard. Puis, dès qu'on eut constaté les effets heureux de certaines substances, on chercha à les reproduire dans des cas analogues, et ainsi se fonda une thérapeutique empirique basée uniquement sur l'observation, et dont tout le secret était d'appliquer à un fait particulier les remèdes qu'on avait vu réussir dans des cas semblables. La science, s'emparant de ces premières données, fit de rapides progrès, et, grâce aux recherches d'hommes à esprit élevé, soucieux de connaître la raison première des choses, on arriva peu à peu au degré de perfectionnement qu'elle a atteint aujourd'hui.

Mais, à côté de la thérapeutique scientifique, subsista

la thérapeutique empirique des premiers jours. Le peuple ignorant s'en tint aux remèdes primitifs qui lui avaient été proposés tout d'abord, et ces remèdes se transmirent jusqu'à nos jours sans rien perdre de la confiance qui leur avait été accordée. Leur bizarrerie même faisait leur force, tant le peuple s'attache aux choses les plus insensées, pourvu qu'elles frappent son imagination. La fiente des divers animaux, l'urine, la poudre de cloportes, les vers de terre jouissent toujours d'une très grande considération.

Le paysan du Poitou ne saurait faire exception à cette règle. Il a gardé au plus haut point sa foi dans les vertus thérapeutiques de ces divers remèdes, et nombreuses sont les affections justiciables de leur emploi. Qu'on ne se hâte pas trop de l'en blâmer cependant. Ne les trouvons-nous pas imprimés en toutes lettres et préconisés dans les vieux recueils de médecine du XVII^e siècle ? Quels sont donc ces remèdes et quel est l'emploi qu'on en fait ? Il y en a de profondément répugnants, tellement que l'on se demande s'il est possible qu'on les emploie réellement. Mais quelques-uns aussi, comme nous le verrons par la suite, se rapprochent sensiblement de certains médicaments employés en thérapeutique.

Tout d'abord nos paysans connaissent la prophylaxie de certaines affections :

Pour se préserver des crampes au mollet ou à la plante des pieds, attacher des rubans de soie rouge aux petits doigts des pieds, ou sur le cou-de-pied une corde de violon.

Une ficelle nouée autour des reins permet d'éviter le lumbago. On s'en préservera encore beaucoup mieux si cette ficelle provient d'un pain de sucre, ou encore en portant autour du corps une peau d'anguille desséchée.

En portant dans sa poche trois, cinq ou sept marrons d'Inde, on évite pour toute sa vie les douleurs et les rhumatismes.

Pour que les malades ne « blessent pas », c'est-à-dire pour qu'ils n'aient pas d'escharres au sacrum, on a soin de placer un vase plein d'eau sous leur lit. On croit que l'humidité qu'il entretient suffit pour qu'ils échappent à cette grave complication.

Une peau de taupe placée sous le bonnet d'un enfant l'empêche d'uriner au lit.

Pour se préserver de la transpiration aux mains, il faut les laver dans le bénitier d'une église où l'on entre pour la première fois.

Pour préserver les femmes de tout mal au sein pendant l'allaitement, on leur frotte la poitrine avec la « mère » (cordon ombilical), aussitôt après l'accouchement.

Lorsqu'un enfant vient au monde, certaines matrones lui soufflent dans les yeux pour qu'il ne soit pas aveugle, dans les oreilles pour qu'il ne soit pas sourd, lui passent un doigt dans la bouche pour qu'il ne soit pas muet, et quand elles le rapportent de l'église où il a été baptisé, elles le couchent dans un « rouan » (ornière) de charrette, pour le préserver de la colique.

On se préserve encore des maux de reins (lumbago) en se chauffant au feu de la Saint-Jean.

Nous arrivons maintenant aux remèdes employés pour la guérison de toutes sortes de maladies :

DARTRES. — On plonge un œuf entier, sans le briser, dans un verre de fort vinaigre, pendant vingt-quatre heures environ. Il se dépose à la surface du liquide une écume ou mousse blanchâtre que l'on applique sur la dartre.

Ou encore on applique un mélange de soufre en poudre et de beurre, avec quelques gouttes de vinaigre.

GALE. — L'eau qui se trouve dans l'auge des maréchaux et dans laquelle ils éteignent leurs fers passe pour être excellente dans cette affection.

BRÛLURES. — Piler des oignons crus, avec un peu de sel, et appliquer sur la partie brûlée.

Ou encore on fait un mélange à chaud de graisse de porc et de fiente de cheval, auquel on ajoute ensuite un peu d'huile de noix, et on applique ensuite le remède à froid comme un onguent.

MALADIES DES YEUX. — A Loudun et environs, on soigne la blépharite chronique en portant suspendu au cou un petit sachet de camphre.

L'eau de neige ou de pluie passe pour être meilleure que l'eau de fontaine ou de rivière pour les lavages des yeux.

Pour les poussières ou les corps étrangers de l'œil, un morceau de chair de veau appliqué dessus est excellent.

MALADIES DES OREILLES. — Instiller goutte à goutte dans l'oreille de l'urine chaude d'un enfant.

Dans les cas d'otite suppurée, on préconise beaucoup des instillations d'huile où auront bouilli des blancs de poireaux et des vers de terre jusqu'à consommation de ceux-ci.

Aux environs de Champdeniers, on guérit la surdité en introduisant dans l'oreille un limaçon vivant ou du pus de limaçon. D'autres emploient du sang de taupe en instillations.

EPISTAXIS. — On fait priser au patient des poudres de charbon de chêne écrasé ou de noix de Galle brûlée. (On remarquera ici que nos paysans poitevins semblent connaître les propriétés astringentes du tanin.)

Autre remède, mais beaucoup plus répugnant : Mettre de la fiente de porc ou d'âne toute chaude et récente dans un linge et l'appliquer contre la narine saignante.

HÉMORRHAGIES. — Les toiles d'araignée sont très employées en Poitou contre les hémorrhagies des plaies. Un mélange recommandé est le suivant : Mélanger de la suie prise dans un four avec du blanc d'œuf et y ajouter des toiles d'araignées. On applique le tout sur la plaie.

On emploie aussi le plâtre en poudre, la fiente de cheval ou d'âne dans toutes sortes d'hémorrhagies.

Un remède curieux est celui qui est employé à Loudun contre la coqueluche. On fait boire au petit malade de l'eau prise dans un seau où un "cheval entier" (étalon), a déjà bu, et sur laquelle, par conséquent, il a respiré.

On donne cette eau aux enfants par cuillerées à soupe à raison de cinq à six par jour. Il paraîtrait qu'au moment des épidémies de coqueluche, les propriétaires d'étalons ne peuvent pas fournir aux demandes qui leur sont adressées, tant celles-ci sont nombreuses.

A Allonne (Deux-Sèvres), on accorde au lait de jument des propriétés thérapeutiques spéciales pour la même maladie.

A la Forêt-sur-Sèvre, on soigne les maux de tête en plaçant sur la tête du patient une simple feuille de chou.

Contre le rhume, à Loudun, pour que la toux devienne plus grasse on se place, sur la poitrine, un morceau de suif.

A Loudun encore, on soigne l'ictère ou jaunisse en faisant prendre au malade du jus de carotte ; probablement à cause de la vague similitude de coloration. Un remède encore recommandé est la fiente d'oie, desséchée et réduite en poudre, que l'on prend dans un peu d'eau.

Un peu partout, en Poitou, on traite les rhumatismes en appliquant sur la partie malade des cataplasmes faits avec des limaçons pilés, et enveloppés dans un linge plié en plusieurs doubles que l'on a au préalable trempé dans l'eau-de-vie.

Un autre remède pour le rhumatisme est le suivant : on prend un tonneau dans lequel il y a eu du bon vin, et auquel on a laissé le tartre sur les parois. On renverse le tonneau, l'ouverture en bas, après avoir allumé un bon feu au-dessous. Quand on le juge suffisamment chaud on

le retourne, on fait placer le malade dedans et on recouvre hermétiquement avec des couvertures, la tête seule restant dehors. Le malade sue abondamment, puis à la fin il se remet au lit, chaudement couvert. Ce traitement est recommencé deux ou trois fois par semaine, jusqu'à guérison complète.

Pour les maux de dents, on recommande l'application d'une gousse d'ail, cuite sous la cendre, sur la dent malade. Il faut qu'elle soit aussi chaude que possible.

Un autre mode de guérison consiste à toucher la dent malade avec une dent de pendu ou de mort. Ou encore planter un clou dans une muraille.

L'urine de bœuf rouge passe également pour guérir le mal de dents.

La racine de persil en applications est, dit-on, excellente pour la même affection.

Un enfant ayant des convulsions dentaires en sera guéri si on a le soin de lui mettre une peau de taupe dans son bonnet.

Pour le mal de gorge, on prend de la fiente de chien bien blanche et bien sèche. On la mélange, après l'avoir convenablement broyée, avec du saindoux, et on applique le tout sur la gorge comme un emplâtre. D'autres ajoutent, au mélange ci-dessus, un peu de miel.

Si un enfant a le mal de gorge, on lui fait porter un collier de vers de terre.

Il n'est tel, à la suite d'une chute et lorsqu'on est

contusionné, que de boire des crottes de chat dans du vin blanc (Parthenay).

Aux environs de Melle, on fait prendre aux tuberculeux du bouillon dans lequel on a fait cuire des limaces rouges. Le jus de suie est également très prisé dans la même affection. De même, la fiente de chien bien blanche, ramassée avant le lever du soleil, séchée et pulvérisée, que l'on fait prendre au malade dans du vin blanc.

Pour l'asthme, on fait infuser pendant la nuit deux ou trois figes sèches dans de l'eau-de vie et on les mange le matin à jeun.

On se guérit encore de cette affection en prenant des cloportes que l'on enveloppe dans un linge blanc et que l'on met infuser pendant vingt-quatre heures dans du vin. Au bout de ce temps, on exprime fortement le linge et son contenu et on avale la liqueur obtenue le matin à jeun.

On débarrasse les enfants des oxyures, à Parthenay et environs, en leur introduisant, dans l'anus, un petit morceau de lard attaché à un fil. On le retire au bout d'un certain temps, couvert de ces vers. On recommande également beaucoup de mettre sur le ventre de l'enfant du fil filé par une vierge, ou de leur introduire, dans l'anus, une gousse d'ail.

Pour les vers, à la Forêt-sur-Sèvre, on fait porter à l'enfant un collier de gousses d'ail ou on lui met de l'ail pilé sur la tête.

Pour l'hydropisie, une grenouille " de buisson ", cou-

pée en morceaux et placée sur les reins, chasse l'eau comme par enchantement.

Pour réduire les hernies, on applique dessus des cataplasmes chauds, faits avec un mélange de lait et de fiente de vache.

Quand un enfant nouveau-né est affecté d'une hernie, on " eggliande " (fendre en deux) une branche d'un jeune arbre, on passe l'enfant trois fois en allant, trois fois en revenant dans la branche " eggliandée ", puis on réunit les deux parties de la branche avec de l'argile que l'on maintient avec des ligatures comme pour une greffe en fente, et quand les deux parties sont soudées, l'enfant est guéri.

On sait que, très fréquemment, les enfants sont atteints de prolapsus du rectum. On les soigne de la façon suivante : On fait du feu dans un réchaud et on le couvre avec du fumier de brebis. Lorsque le fumier commence à fumer, on place le petit malade au-dessus sur une chaise percée, bien entouré d'un linge ou d'une couverture, pour que la fumée ne puisse se dissiper. Le malade se tient sur cette fumée pendant deux ou trois heures, et ce traitement est renouvelé plusieurs jours de suite. On obtiendrait ainsi des résultats merveilleux. Le même remède est aussi employé chez les femmes pour le prolapsus de l'utérus

Trois remèdes différents sont également prisés pour l'incontinence d'urine. Ou bien faire manger des omelettes faites avec des vers de terre, ou manger, dans des

œufs fricassés, de la poudre de souris séchée au four (le dernier remède est encore excellent pour la jaunisse), ou prendre, le soir, en se couchant, dans un peu de vin, des limaces rouges, desséchées au four et réduites en poussière. Ce dernier traitement doit être continué pendant un mois.

Dans le cas d'accouchement difficile, on n'a qu'à mettre devant le feu une pomme de pin. Lorsque la pomme s'ouvrira, l'accouchement marchera à souhait. On emploie encore le moyen suivant : il faut avoir eu soin d'abord de faire sécher, dans la cheminée ou dans le four, des foies d'anguille et, quand il en est besoin, on en donne à la femme en travail, sous forme de poudre, dans du vin.

Pour le prolapsus de l'utérus, on sale des peaux d'anguille que l'on met ensuite au four pour les faire sécher. On les réduit en poudre et, quand on veut en faire usage, on jette un peu de cette poudre sur un réchaud enflammé. La patiente se place au-dessus et reçoit la fumée au moyen d'un entonnoir renversé.

Pour les entorses, meurtrissures, sciatique, etc., on se frictionne avec de l'huile de vers de terre, obtenue de la façon suivante : Au mois de mars ou avril, on met dans une bouteille, hermétiquement bouchée, de gros vers de terre et l'on place cette bouteille dans le fumier, jusqu'à ce que les vers soient réduits en huile.

Pour le panaris, on nous a communiqué l'onguent suivant : qui, nous a-t-on dit, a des effets excellents.

Beurre frais.....	}	àà 1 partie.
Saindoux de porc.....		
Suif de mouton.....		
Cire blanche.....		
Litharge d'or.....	}	2 parties.
Huile d'olives.....		

Un autre procédé consiste à s'envelopper le doigt d'un linge trempé dans des excréments humains. Il n'y aurait rien de tel pour dissiper la douleur.

Ou encore, on enroule, autour de son doigt, un ver de terre que l'on maintient avec un linge.

On recommande également ce que nous appellerons le “ cataplasme vaginal ”. Mais, on conçoit que ce mode de traitement ne peut pas être suivi par tout le monde.

Nous avons vu appliquer, pour faire ouvrir les abcès, le mélange suivant :

Poix de cordonnier	}	parties égales.
Suif de chandelle.		
Cire neuve.....		

Pour la montée du lait, à la suite de couches, il n'est rien tel que la poudre de cloportes lavés et morts dans du vin blanc, puis desséchés au soleil, que l'on prend dans du bouillon pendant plusieurs jours.

On la prévient encore en mettant dans le lit de la malade, à son insu, un vieux fer à cheval.

Plusieurs modes de traitement sont proposés contre le cancer, ou bien prendre intérieurement de la poudre de

cloportes ou de vipères, ou oindre le cancer d'huile d'olive dans laquelle on a fait bouillir un crapaud tout vivant, ou encore saupoudrer le cancer avec de la poudre de crapaud desséché au four. Au cas où la tumeur est ulcérée, on applique sur la plaie un crapaud vivant bien attaché. Si le crapaud n'est pas mangé, c'est, dit-on, que le « chancre » est mort. S'il est mangé, il faut le renouveler constamment, car, disent les paysans, pendant ce temps le « chancre » ne ronge pas la chair du malade dont il est sensé se nourrir.

L'usage du crapaud en thérapeutique n'est pas nouveau. Ne trouve-t-on pas dans la vieille pharmacopée, vers 1760, les renseignements suivants pour le préparer à son rôle de médicament :

« On perce, au mois de juillet, les crapauds par la tête
« ou par le cou avec un bâton pointu, puis on les laisse
« sécher à l'air, pour l'usage tout interne qu'externe,
« parce qu'après sa mort il n'est plus venimeux, non plus
« que la vipère. Kipérus faisait sécher les crapauds à
« l'ombre, il leur coupait la tête et jettait les intestins,
« puis il réduisait le reste en une poudre très subtile,
« dont il faisait prendre le poids de douze ou quinze
« grains aux malades d'hydropisie-ascite, avec autant de
« sucre, avec un merveilleux succès. Le crapaud desséché
« s'applique du côté du ventre sur les charbons pestilen-
« tiels, après avoir été macéré dans du vinaigre, pour en
« attirer le venin, ce qu'il fait si heureusement qu'on le
« voit gonfler. Si on le tient serré dans la main ou sur

« l'aisselle jusqu'à ce qu'il s'échauffe, il arrête l'hémorrhagie du nez... Faites bouillir trois ou quatre crapauds jetés vifs, pendant une heure, dans une livre et demie d'huile d'olive ; coulez l'huile et la gardez pour oster les taches du visage, et pour déterger les ulcères invétérés. » Comme on le voit, le crapaud avait autrefois des propriétés aussi nombreuses que variées.

Il est fréquent de voir laver les plaies avec de l'urine, avec du vin, de les saupoudrer de sucre.

Lorsqu'on a été mordu par un chien, si l'on veut savoir s'il est enragé on emploie le moyen suivant : On pile une noix sèche que l'on mélange avec de la mie de pain et qu'on applique sur la morsure. On l'y laisse quelques heures, puis on la jette à une poule. Si la poule, après avoir avalé le mélange, meurt dans la journée, le doute n'est pas possible, l'animal était sûrement enragé.

Dans la Gâtine, lorsqu'on a été mordu par une vipère, on cherche à la rattraper, et si on y réussit on lui coupe la tête et la queue, on lui extirpe le cœur et on l'avale encore tout palpitant. On prétend ainsi se préserver sûrement contre l'action du venin.

Le « carreau » désigne ordinairement la tuberculose des ganglions mésentériques. Mais nos paysans désignent sous ce nom toutes sortes de maladies de l'abdomen. Pour le guérir on emploie le moyen suivant : On va dans une église avant le lever du soleil, on arrache, sans être vu, un pavé, et on l'applique sur le ventre du malade. Si celui-ci ne peut pas le supporter, on se contente de lui

saupoudrer le ventre avec de la terre prise au-dessous du pavé en question.

Un autre mode de traitement consiste à se rendre dans une terre « ancien fief-noble », et là, de couper une plaque de gazon de forme carrée que l'on retourne ensuite sens dessus dessous. A mesure que l'herbe pourrit, la maladie diminue, puis disparaît. Mais cette singulière manière d'agir doit être faite secrètement pour avoir des suites efficaces.

Pour les coliques, on applique sur le ventre, en guise de cataplasme, une omelette faite avec des toiles d'araignée, ou bien on avale des pilules faites avec de la cire d'oreilles.

Pour le point de côté, on met sur l'endroit douloureux deux brins de rameaux en croix et on récite la prière suivante :

« Point sur point que Dieu te guérisse, comme Saint-Côme et Saint-Damien ont guéri Notre-Seigneur dans le jardin des Oliviers. »

Pour chasser la fièvre, il faut prendre un linge qui n'ait jamais servi, y mettre un peu de sel, une toile d'araignée, de l'oignon et quelques autres ingrédients. On met ce sachet sur le poignet du malade, bien attaché, on l'y laisse pendant douze heures, puis on le jette au feu sans l'ouvrir. A Champdeniers, ce sachet contient uniquement de « l'herbe au bonhomme », petite labiée à fleur rose.

Les feuilles de houx sans piquants sont également employés pour « couper la fièvre ».

Ou encore prenez une araignée (mais trouvée par hasard), placez-la dans une coquille d'escargot et enveloppez le tout d'un linge blanc. Quelques heures avant l'accès, on devra suspendre le paquet au cou du malade, qui doit ignorer ce qu'il renferme, et quand l'araignée sera morte, la fièvre sera coupée.

Au lieu d'une araignée, on peut prendre une des petites grenouilles vertes que l'on appelle vulgairement " Raignette ", on la met dans une coquille de noix, et pour le reste on agit comme précédemment.

D'autres s'appliquent des oignons aux pieds ou boivent leur urine.

La peau de lapin fraîche posée *loco dolenti*, est très employée contre les douleurs à Champdeniers.

A la Forêt-sur-Sèvre, on traite l'érysipèle en passant un fil dans le cœur d'une taupe vivante et en se l'entourant autour du cou, de façon à ce qu'il en fasse trois fois le tour.

D'autres appliquent sur la plaque erysypélateuse une peau fraîche de taupe mâle chez les femmes, de taupe femelle chez les hommes, ou des cataplasmes de lait caillé.

Après l'application d'un vésicatoire, dans certaines parties du Poitou, afin de combattre l'inflammation, on se sert des « rinçures d'écuelles », ou eau de vaisselle, avec laquelle on lave la plaie formée.

Comme diurétique, on préconise beaucoup la pelure d'oignons bouillie en cataplasme sur le bas-ventre.

La névralgie faciale est soignée en appliquant une sangsue sur le pouce opposé au côté douloureux.

Enfin nous terminerons cette énumération, déjà longue, par l'histoire suivante que nous contait un médecin des Deux-Sèvres : ce médecin soignait un malade opéré deux fois déjà d'un sarcome de la cuisse, et qui était atteint d'une nouvelle récidue incurable. Ce malade ne trouvait de soulagement à ses douleurs qu'au moyen de pansements avec ce qu'il appelait, par euphémisme, de la « lie de blé », c'est-à-dire des matières fécales. Mais comme ces matières n'étaient pas à sa disposition tous les jours, parce qu'il était constipé et qu'il fallait que l'objet de pansement vint de lui, il souffrait davantage quand le pansement n'était pas renouvelé tous les jours. .

Comme on le voit, nos paysans poitevins ne reculent devant rien pour se procurer le soulagement de leurs maux. Les remèdes les plus répugnants leur sont bons, et même très souvent ils ne veulent admettre que ceux-là. Quiconque n'a pas vécu intimement avec eux ne saurait se faire une idée des stupidités qu'ils inventent parfois pour se guérir. C'est avec un empressement étrange qu'ils acceptent les pratiques les plus grotesques et repoussent les remèdes qui leur sont conseillés par les médecins. « Il est vrai, nous disait un de ceux-ci, qu'ils ont maintenant une autre ressource : celle d'aller chercher chez le pharmacien les remèdes dont ils trouvent l'annonce à la quatrième page des journaux, et dont ils font, du reste, une grande consommation. »

Préjugés relatifs à la médecine

Il est une infinité de préjugés, consacrés par l'ignorance des lois naturelles les plus simples et entretenus par l'amour du merveilleux. Ils prennent l'homme à sa naissance, le suivent dans la vie, et sont encore là quand sonne pour lui l'heure du trépas. En médecine, plus que partout ailleurs peut-être, nous les retrouvons absolument indestructibles et se refusant à toute discussion.

Nous exposerons quelques-uns de ceux qui sont en honneur au point de vue médical en Poitou :

Quand un enfant naît coiffé, c'est un gage de bonheur pour l'avenir.

Si on lui coupe les ongles avant qu'il soit sevré, il sera voleur.

Il ne faut jamais leur couper les cheveux dans le mois de mai, cela les rendrait fous.

Ne pas mettre de cendres chaudes sur leurs excréments, de peur de leur donner une rétention d'urine.

Quand on voit poindre la première dent, il faut mettre de suite un morceau de pain dans la salière pour la donner au premier pauvre qui passera. On sera sûr que les autres dents pousseront sans douleur.

Les femmes qui perdent beaucoup passent pour avoir des enfants forts, et *vice versa* (Champdeniers).

A Echiré (Deux-Sèvres), on prétend que pour avoir deux jumeaux une femme n'a qu'à manger une prune « besoune », c'est-à-dire ayant deux noyaux.

Une femme enceinte qui a un « dégoût » peut en transmettre la trace à son enfant.

Nos paysans possèdent des moyens de diagnostic obstétrical absolument précis, comme on va le voir ; c'est ainsi qu'une femme enceinte enfantera une fille si elle a le ventre pointu ; ce sera un garçon s'il est arrondi.

Si on laissait dormir tout de suite une nouvelle accouchée, elle aurait assurément une hémorrhagie qui pourrait lui coûter la vie.

Ne pas dire le sexe d'un nouveau-né avant que la délivrance soit faite, cela l'empêcherait.

Quand un enfant s'évanouit, on dit que les vers lui pissent sur le cœur.

Les parrains et marraines doivent s'embrasser sous les cloches pour que leur filleul ne soit pas « morchoux », (morveux), et sonner vigoureusement la cloche pour qu'il ne soit pas sourd.

On ne doit jamais faire arracher la « dent de l'œil »,

(canine supérieure), parce qu'on mourrait ou l'on deviendrait aveugle.

L'ombre du noyer passe pour très dangereuse. On doit chercher ailleurs un refuge pour faire la « merienne ». (sommeil de l'après-midi).

Les « envies » se teintent plus fortement au moment où mûrissant les fruits qu'elles figurent.

Au bout de sept années, tous les éléments du corps sont renouvelés.

Les femmes enceintes qui dévident du fil enroulent le cordon ombilical autour du cou de leur enfant.

Cracher dans le feu rend poitrinaire.

Un crapaud mis dans la chambre d'un malade en absorbe le mauvais air.

On considère l'odeur du bouc comme excellente parce qu'il chasse le mauvais air.

Un malade mourra si le sel qu'on met dans sa main fond ; il guérira s'il ne fond pas.

Un moribond couché sur de la plume de pigeon râle indéfiniment sans pouvoir mourir.

Les enfants passent pour attraper des vers quand ils jouent avec les chiens.

Quand un enfant rejette, c'est qu'il profite, prétendent les nourrices dans tout le Poitou.

On croit généralement à l'utilité des poux. Ils absorbent les « humeurs », dit-on. Aussi, n'est-il rien de plus commun que de voir dans les villages des enfants chez lesquels on cultive avec sollicitude ce parasite. Quand ils

n'en ont pas on leur en donne, et on choisit toujours les plus gros. Cette croyance était très répandue autrefois et l'on cite nombre de personnages célèbres qui sont morts couverts de poux, tels, par exemple, Philippe II d'Espagne, Hérode même, etc. L'ancienne pharmacopée du XVIII^e siècle en précisait même l'emploi : « S'ils incommodent l'homme d'un côté, ils lui sont utiles d'un autre, car ils sont apéritifs et fébrifuges... Avalés au nombre de 8 à 9 tout vifs, ils guérissent la jaunisse ; ce remède, familier aux paysans, est éprouvé et confirmé par Zacutus Lusitanus. »

Le matin de la saint Jean, avant le lever du soleil, on colle à la porte des maisons une croix de feuilles de noyer. On croit que si, à la tombée du jour, cette croix est encore en place, les habitants n'ont rien à craindre des maladies jusqu'à la saint Jean prochaine.

On jette un tison de feu sacré de la saint Jean dans le puits pour se garder des fièvres.

A la veillée du mort, si l'orfraie, la " frésa ", fait entendre son cri redoutable, il faut compter sur un nouveau malheur.

Nous avons, dans un chapitre précédent, parlé des sorciers. Voici trois moyens pour éviter d'être ensorcelé : ou bien on n'a qu'à mettre un de ses vêtements à l'envers ; ou porter du sel dans ses poches ; ou, enfin, le meilleur moyen est de retourner ses poches. De cette façon, tout ce qu'il jette ne peut atteindre, car rien ne peut rester sur vous, du moment que vos poches sont à l'envers.

CONCLUSIONS

Nous sommes arrivé maintenant au moment décisif où il nous faut donner un avis et conclure : ce n'est pas chose facile.

D'un côté, nous nous trouvons en présence d'un passé de croyance auxquelles le peuple tient par mille racines, et qui sont tellement enchevêtrées dans son âme, que les siècles n'ont pu les extirper. De l'autre, tout ce qu'on a pu proposer jusqu'alors pour lutter contre elles se résume ainsi : supprimer l'ignorance, répandre l'instruction, appliquer plus rigoureusement la loi du 30 novembre 1892, sur l'exercice illégal de la médecine.

Passons en revue ces moyens :

Répandre l'instruction ? Mais voilà trente ans qu'elle est obligatoire, et quels résultats en a-t-on obtenus ? Nous n'avons qu'à regarder ce qui se passe en Poitou pour voir combien actuellement ce moyen est illusoire. Le paysan n'envoie ses enfants à l'école communale que

lorsqu'il n'a pas besoin d'eux pour ses travaux, c'est-à-dire l'hiver, et encore d'une façon très irrégulière. Il faudrait alors que le mot obligatoire ait un sens effectif, c'est-à-dire que l'on force véritablement le peuple des campagnes à donner à ses enfants toutes facilités pour fréquenter l'école et s'instruire. Et quand on aura fait cela, lorsque l'instituteur aura donné à l'enfant la notion exacte des choses, lorsqu'il lui aura expliqué les causes naturelles des phénomènes et leurs effets, pourra-t-on compter sur un résultat durable ? Peut-être, mais dont les chances sont singulièrement diminuées par ce fait, qu'au sortir de l'école, l'enfant retombe dans le milieu familial où le penchant à la superstition reprend ses droits, et où il acquiert ses idées fausses. On voit combien est difficile de trouver une solution au problème.

Réprimer l'exercice illégal de la médecine est assurément un moyen excellent, et nous ne pouvons que souhaiter l'application plus vigoureuse de la loi. Le jour où l'on sera sans pitié pour tous les guérisseurs et charlatans, on arrivera peut-être à les faire rentrer dans l'ombre. Malheureusement, le peuple a pour eux un attachement qui ne fera qu'augmenter quand il les verra poursuivis sans répit. Il n'aime guère que l'on froisse ses sentiments et ses croyances, et nous en avons eu un exemple frappant dans la Vienne. Nous connaissons un de ces charlatans qui, poursuivi à plusieurs reprises par des médecins, et condamné, a vu son prestige augmenter dans des proportions telles que l'on vient maintenant le

consulter de tous les points du département, et qu'il donne même des consultations à jours fixes, dans différentes villes, au vu et au su des médecins impuissants. De pareils faits ne peuvent que nous encourager à les combattre sans relâche.

Dans tout cela, quel doit être le rôle du médecin à la campagne, et quel sera, par suite, notre rôle à nous ?

Nous n'aurons, c'est entendu, aucune pitié, aucune complaisance pour le charlatan. Nous combattrons les superstitions et les erreurs populaires toutes les fois que nous en aurons l'occasion, mais devons-nous nous poser en adversaire résolu de toutes ces absurdes croyances ? Ce serait-là, pensons-nous, une tactique mauvaise, et malheur au jeune médecin qui l'emploierait ; il risquerait fort d'y laisser sa clientèle. Prêcher d'exemple, instruire le paysan en le prenant par la douceur, lui faire comprendre que ses idées sont fausses, mais le faire avec tact et ménagements, tel est, à notre avis, pour le médecin, le moyen le plus sûr d'arriver à ses fins sans se nuire à lui-même.

Vu : Le Doyen,
DEBOVE.

Vu : Le Président,
RAYMOND.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

- Baudouin (M.).** — Contribution à l'étude de la pathologie préhistorique. — *Gaz. méd. de Paris*, 1903, n° 51, p. 438, et 1904, n° 1, p. 1.
- La médecine populaire au XX^e siècle. — Sorciers et rebouteurs (Vendée). — *Gaz. méd. de Paris*, 1904, p. 117.
- Beauchet-Filleau.** — Simples notes sur quelques pèlerinages, pieuses pratiques, usages, etc., du diocèse de Poitiers. — Paris, 1869.
- Canton de Chef-Boutonne (Vienne). Croyances, superstitions. — *Bull. de la Soc. de statistique des Deux-Sèvres*, 1881-82.
- Bidault (P.).** — Les superstitions médicales du Morvan. — — Thèse de Paris, 1899.
- Borianne (J.).** — Essai sur les erreurs en médecine répandues dans le département de la Haute-Vienne et sur leurs dangers. — Thèse, Paris, 1831.
- Bouchard (H.-E.).** — Annette Taudet ou les sorciers du Poitou au XIX^e siècle. — Poitiers, 1867.
- Boutineau (F.).** — Documents pour servir à l'histoire de la médecine. Le bourreau et les chirurgiens de Fontenay-le-Comte. — *Gaz. méd. du Centre*, Tours, 1904, p. 274.

- Bremond (F.).** — Les préjugés en médecine et en hygiène.
Paris, Baillière, 1892.
- Brissaud.** — Histoire des expressions populaires relatives à la médecine.
- Brouardel.** — Exercice de la médecine et charlatanisme.
- Charcot (J.-M.).** — La foi qui guérit. — Collection Bourneville, Paris, 1897.
- Desaivre (Léo).** — Analyse d'un mémoire relatif aux préjugés sur les sorciers... dans les départements de l'Ouest. — Bull. soc. de statistique des Deux-Sèvres, 1880.
- Croyances, présages et traditions diverses en Poitou. — Bull. soc. de statistique des Deux-Sèvres, 1881.
- Jehan de la Chesnaye.** — Le paysan du Bocage et les superstitions. — Revue du Bas-Poitou, 1900, p. 285.
- Contes du Bocage vendéen. — Revue du Bas-Poitou, 1901.
- Favre (L.).** — Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis. — (Art. Toucheur), 1868.
- Fillon (B.) et de Rochebrune (O.).** — Poitou et Vendée.
- Foucart (G.).** — Des erreurs et des préjugés populaires en médecine. — Thèse de Paris, 1894.
- Guerrey.** — Note sur les usages et les traditions du Poitou. — Mém. de la Soc. des Antiquaires de France, 1839.
- Laisnel de la Salle.** — Croyances et légendes du Centre de la France. — 2 vol. in-8°.
- Millat.** — Superstitions médicales et guérisseurs populaires. — Conférence faite à la Bibliothèque populaire de Nantes, 1890.
- Pineau (Léon).** — Le Folk-Lore du Poitou. — Paris, 1892.
- Pouliot (Léon).** — Rapport sur l'exercice illégal de la médecine par les rebouteurs, sorciers et empiriques de même

nature. — Congrès pour la répression de l'exercice illégal de la médecine, Paris, 1906.

Pontdevie (Abbé). — Notre-Dame de Garreau. — Ann. Soc. Emul. Vendée, 1887.

Progrès Médical. — Le crapaud en thérapeutique. — 1896, janv. 4, n° 1, p. 13.

Reinach (S.). — Le chêne dans la médecine populaire. — Anthropologie. — Paris, 1893, IV.

Richeraud. — Des erreurs populaires relatives à la médecine. — Paris, 1812.

Souché. — Croyances, présages, etc. — Bull. de la Soc. de statistique des Deux-Sèvres, 1880.

Tiffaud. — L'exercice illégal de la médecine dans le Bas-Poitou. Les toucheurs et les guérisseurs. — Thèse, Paris, 1899.

Virey. — Superstition (médicale). — Dict. des sciences méd., Paris, 1821.

De la Villegille. — Mœurs et coutumes en Poitou. — Bull. de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest, 1842.
